EUGENE DROLET.

OU

L'ÉCOLIER MODÈLE.



IMPRIMÉ A L'ATELIER DU "COLLÉGIEN"
ST. HYACINTHE. P. Q.
1875.

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA



Queen's University at Kingston

Joliette
F6603

EUGENE DROLET.

OU

L'ÉCOLIER MODÈLE.



IMPRIMÉ A L'ATELIER DU "COLLÉGIEN"
ST. HYACINTHE. P. Q.
1875

PRÉFACE.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une notice biographique assez étendue sur un élève du Collége de St. Hyacinthe, mort il y a 16 ans, mais dont le souvenir souvent rappelé est un sujet continuel d'édification. Le nom d'Eugène Drolet est prononcé parmi nous avec une sorte de vénération à cause de la renommée, nous dirons presque de sainteté, qu'il a laissée en cette institution.

Souvent on a senti le désir de livrer à la publicité le récit de ses vertus, afin que la mémoire s'en perpétuât sans altération. Nous sommes heureux de pouvoir commencer aujourd'hui dans le Collégien à réaliser ces vœux légitimes.

Il ne s'est pas agi d'un travail à faire actuellement dans ce but, en recueillant des faits dans les souvenirs qui s'étaient conservés, et en les coordonnant pour en composer une biographie : cette œuvre était déjà faite depuis quelques années, mais elle était restée inconnue.

Eugène Drolet a du en grande partie ses progrès dans la piété, et il va devoir l'honneur qui s'attachera à son nom, au bonheur d'avoir eu un directeur dont les lumières, la bonté, et l'ardent amour pour Dieu et les âmes avaient attiré sa confiance ; son confesseur s'est fait son biographe. Hélas ! c'est aussi de la tombe que sort la voix qui va nous parler des vertus de celui dont la tombe renferme les restes ; Mr. Gendron, c'est de lui que nous voulons parler, est mort il y a quatre ans.

M. Gendron cachait sous les dehors de la plus humble modestie de hautes facultés intellectuelles, des connaissances très-étendues sur certaines matières et un talent d'enseignement qui le rendait très-utile à l'institution à laquelle il appartenait. En même temps les plus belles qualités sacerdotales apparaissaient en lui ; il avait surtout le zèle de la sanctification des âmes. Il cherchait à inspirer aux élèves quelque part à la vive piété qui l'animait lui-même. Il sentait que c'est une ineffable jouissance pour le prêtre de maintenir de jeunes cœurs dans le bonheur et le mérite de l'innocence, de les former à la pratique des vertus chrétiennes de les embraser d'un ardent et tendre amour pour le Dieu qui a tant aimé les hommes.

Il avait le regard clairvoyant ; il eut bientôt deviné dans Eugène Drolet une disposition à la piété, due à la grâce et à l'éducation maternelle. Il s'empara de son âme et il en fit l'objet de la prédilection de son zèle. Le jeune élève apprécia l'avantage d'avoir un tel guide : il s'attacha à celui dont le ciel lui avait inspiré le choix. Il lui ouvrit son âme dans tous ses replis, et lui fit connaître toutes ses inclinations. Heureux les élèves qui savent ainsi faire pénétrer dans leurs cœurs ceux qui en ont la garde spirituelle ! de combien d'illusions dangereuses ils se préservent ; que de piéges funestes tendus à leurs pieds ils savent éviter ! La connaissance des voies que doit suivre la vie dans les desseins de la Providence, le bonheur du temps et de l'éternité, sont souvent l'effet de la confiance et de la docilité envers les directeurs que la bonté de Dieu offre au jeune âge, siinexpérimenté et si exposé à tant de séductions.

Par suite de cette intimité qui s'établit entre Eugène Drolet et Mr. Gendron, celui-ci connut tous les sentiments de l'âme de son pieux élève : ce que l'hnmilité cachait aux

autres, une confidence filiale le lui a fait connaître. Il a pris note des paroles et des actions édifiantes du jeune homme en qui il voyait des effets si marqués de la grâce divine.— Après sa mort, il pensa qu'une grande édification serait produite pour les élèves de notre maison par une notice qui leur fit connaître en détail ce qu'avait été leur vertueux confrère.

Mais, dans son humilité, il crut qu'il ne pouvait lui-même faire cette œuvre ; " je n'ai pas, disait-il, le talent d'écrire : je ramasserai bien les matériaux : mais il faudra une autre main que la mienne pour les revêtir d'une forme convenable. " C'est sous l'influence de ce sentiment qu'il écrivit la biographie d'Eugène Drolet : il ne songea nullement à y mettre de l'art. Bientôt atteint de la longue maladie qui l'a enlevé, il ne revit pas son travail. Il dit seulement qu'il laissait des notes qui pouvaient rappeler les vertus de celui qu'il avait dirigé.

Ce sont ces notes, telles quelles ont été écrites, que nous reproduisons. Elles forment un ensemble suivi et, malgré l'absence de toute prétention à une œuvre littéraire, elles se lisent avec le plus vif intérêt ; on y respire un parfum de piété qui réjouit et sanctifie le cœur. En les publiant textuellement, nous avons voulu rendre hommage à celui qui les a écrites, et en même temps faire connaître un élève du Collége de St. Hyacinthe dont les vertus feront son honneur et son édification.

EUGENE DROLET

OU

L'ECOLIER MODÈLE

CHAPITRE I.

LA PREMIÈRE ENFANCE D'EUGÈNE.

Eugène Drolet naquit à Ste. Elisabeth, dans le diocèse de Montréal, le 1er Septembre 1842. Il était issu d'une très-respectable famille : son père, Olivier Drolet, était frère jumeau de feu Mr Hector Drolet, mort curé de St Judes ; et sa mère, Eulalie Pelletier, appartenait à l'une des plus honorables familles de Montréal.

Cette pieuse mère, sachant que la vertu est le plus bel ornement du chrétien, s'appliqua toujours avec un grand soin à en inspirer le goût à ses enfants, qu'elle aimait de la plus vive affection. Eugène paraissait cependant avoir dans le cœur de cette bonne mère une place de prédilection à cause des dispositions qui déjà pouvaient faire présager à quel



degré de sainteté il devait parvenir dans la suite.

Son intelligence, qui se développa de bonne heure, le fit profiter dès le bas âge de tous les enseignements qu'il recevait sur la religion. Les premiers mots qu'il apprit à articuler furent, avec ceux de ses parents, les noms de Jésus et de Marie. On se plaisait dès lors à l'interroger sur les mystères de la vie du Sauveur, et dès ses premiers bégaiements il apprit à réciter avec facilité les prières que les enfants mettent souvent plusieurs années à apprendre.

Doué d'un esprit vif et curieux, d'une mémoire heureuse à laquelle étaient dus ses rapides progrès dans la petite science religieuse du foyer domestique, Eugène avait en outre reçu du ciel un cœur ardent, fait pour les grands sacrifices, un cœur docile à toutes les impressions de la grâce. Dieu l'avait aussi prémuni des *bénédictions de sa douceur* qui préparèrent son âme à recevoir l'empreinte de toutes les vertus.

On remarquait déjà en lui, dès sa plus tendre enfance, une dévotion extraordinaire envers la sainte Vierge ; dévotion qui, comme on le sait, est une des plus sûres marques de prédestination. Il déclara lui-même, dans la suite de sa vie, que sa tendre mère lui avait inspiré toutes sortes de pratiques envers Marie, et qu'une des premières prières apprises par lui après le *Pater* et l'*Ave*, fut le *Souvenez-vous*. Aussi la Sainte Vierge n'oublia pas son petit serviteur qui lui était déjà si fidèle. Eugène crut avoir été protégé d'une manière spéciale dans une circonstance où il courait un grand danger. Il avait été laissé seul dans un bois par son père qui travaillait à quelque distance : tout-à-coup il entend le grognement d'un ours à quelques pas de lui. Quoique saisi par la peur, Eugène eut la pensée de s'adresser à Marie et, comme il le disait plus tard, avec plus de confiance qu'il n'en eut jamais dans sa vie. L'animal féroce s'éloigna bientôt ; le

pieux enfant, plein de reconnaissance envers sa protectrice, la remercia de tout son cœur et conserva toujours dans son esprit cette ferme confiance que la Ste. Vierge veillait sur lui avec une bienveillance particulière.

Une autre dévotion, qu'ont eue tous les saints, se manifesta chez Eugène dès ses plus tendres années ; c'est l'amour de la croix, qui devait l'inonder de consolat ons dans les oraisons, et l'occuper presqu'exclusivement dans les derniers temps de sa vie. On le voyait donc encore jeune enfant faire de ses mains de petites croix et les suspendre à la tête de son lit.

Déjà il mettait en pratique l'exercice si utile de l'examen de conscience à la fin de la journée. Cette habitude, qu'il a dit lui-même avoir contractée dans son enfance, lui servait à se purifier chaque jour des souillures que sa conscience délicate avait pu recevoir, dans un âge où la légèreté est la cause la plus ordinaire qui fait agir. Cette pratique fut pour lui un préservatif contre des dangers auxquels il fut plus tard exposé, et toujours il y fut de plus en plus fidèle.

Ce fut avec de semblables dispositions qu'il commença à fréquenter les écoles de sa paroisse où ses talents distingués et une grande application lui firent faire de rapides progrès dans ses premières études. Il était toujours au premier rang dans ses classes. Aussi il s'attirait les applaudissements bien mérités de ceux qui visitaient l'école. Son maître ne cessait d'en faire des louanges, et il lui donnait de nombreux témoignages de contentement et d'affection. Affable avec ses compagnons d'enfance, agréable par sa gaieté et les saillies de son esprit, son amitié et sa société était recherchée de tous. Le bon exemple qu'il donnait sous tous rapports, et surtout par sa vive piété, lui méritait l'estime et le respect général.

Souvent après ses heures d'école, au lieu de retourner immédiatement à la maison paternelle, on le voyait entrer à l'église et là, satisfaire son goût pour la prière et sa dévotion naissante envers l'adorable sacrement de l'autel.

Tout ce qui regarde le culte attirait singulièrement son attention ; la décoration des églises, les cérémonies &. Aussi regarda-t-il toujours comme un grand bonheur pour lui de pouvoir occuper une place au chœur. Mais sa joie augmentait encore lorsqu'il avait occasion de servir la messe. Cet emploi qu'un certain nombre de jeunes gens d'une foi peu vive ne remplissent qu'avec répugnance, eut toujours pour Eugène les plus grands attraits. Rien ne lui coutait ; il sacrifiait volontiers et son sommeil et ses récréations pour s'acquitter de cette sainte fonction dont les anges eux-mêmes sont avides, et par laquelle ils se croiraient grandement honorés. Il servait avec plaisir plusieurs messes de suite lorsque la règle et les circonstances le lui permettaient. Il exécutait les cérémonies avec tant de gravité, de modestie et de piété qu'il fesait l'édification de tous les assistants. Plusieurs prêtres, à qui il avait servi la messe, ont assuré que leur dévotion était augmentée en célébrant par le spectacle de son recueillement et de sa ferveur.

A l'âge de dix ans, Eugène fut admis à faire sa première communion. Docile aux leçons de sa pieuse mère et aux enseignements d'un zélé pasteur, il adopta toutes les pratiques qu'on pouvait lui suggérer pour se préparer à cette grande action. C'est ordinairement à cette époque de la vie que l'on jette les bases d'une vertu solide, d'une piété ardente ; que l'on recueille les grâces abondantes dont les effets se font sentir jusqu'à la mort, et souvent que l'on assure sa prédestination. Eugéne comprit toutes ces vérités, et il s'appliqua à déraciner en lui jusqu'aux moindres défauts, à

purifier parfaitement son cœur et à l'orner des plus belles vertus, pour ne mettre aucun obstacle à l'action de Dieu.

Le vase neuf conserve longtemps l'odeur de la première liqueur qu'on y a versé : de même l'âme de ce pieux enfant retint toujours l'empreinte du corps et du sang de Jésus-Christ. et dès lors, plus que jamais. il commença à croître en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Il ressentait une faim continuelle de cette nourriture céleste qui, comme nous le verrons plus loin, était pour lui la source d'un bonheur inexprimable. Eugène se rappela toujours avec émotion le jour où Jésus-Christ était entré pour la première fois dans son cœur. C'était pour lui le commencement d'une vie nouvelle, d'une vie en Dieu par l'union intime qu'il s'efforça toujours depuis de mettre entre ses sentiments et ses actions et les sentiments et les actions de Jésus, pratiquant ainsi, même avant de la connaître explicitement, la recommandation que St. Paul fait aux chrétiens : *hoc enim sentite in vobis quod et inChristo Jesu*, ayez en vous les mêmes sentiments que ceux de N. S. J. C. (Philipp. C. 11)

CHAPITRE II.

ENTRÉE D'EUGÈNE AU COLLÉGE.

L'année 1854 fut l'époque d'une épreuve bien pénible pour la famille d'Eugène. Une maladie contagieuse faisait de grands ravages dans le Canada. Presque toutes les paroisses eurent à enrégistrer quelques victimes. Mais la paroisse de Ste Élisabeth fut peut-être une des plus affligées par ce terrible fléau, le choléra. La mort de Mr. Olivier Drolet, après quelques heures de maladie seulement, jeta une grande consternation dans la localité, et plongea sa famille dans une extrême désolation. Eugène était alors assez âgé pour comprendre la perte qu'il faisait; aussi cette mort produisit-elle sur son esprit une profonde et durable impression. Le souvenir de son père se présentait très-souvent à lui, pendant son séjour au collége aussi bien qu'au sein de sa famille. Il aimait à raconter à ses maîtres et à ses condisciples jusqu'aux moindres circonstances de ce funeste évènement, avec un intérêt et une émotion qui fesaient compatir aux malheurs de sa famille. Tous les jours, il priait pour son père, et il offrait à Dieu toutes les indulgences qu'il pou-

vait gagner, afin d'obtenir au plus tôt son entrée au ciel. Aussi paraît-il avoir été exaucé. Quelques mois avant sa mort, Eugène racontait à sa sœur, qu'étant un jour à la chapelle, en prières pour son père, il crut entendre une voix qui lui disait : " cesse tes prières, ton père est au ciel ; " et il ajouta : " Je ne rêvais pas, je suis presque certain d'avoir entendu cela ; tu sais que *papa*, je ne l'ai jamais oublié. "

La Providence, qui emploie souvent des moyens qui paraissent durs pour exécuter ses desseins de miséricorde sur une famille ou sur un de ses membres, ne laissa pas Eugène longtemps orphelin après lui avoir enlevé son père . Celui-ci n'avait pas assez de fortune pour donner une éducation relevée à ses enfants, de sorte qu'Eugène n'eût peut-être pas eu l'avantage de faire un cours d'études dans un collége, où il devait trouver une grande facilité à s'avancer dans la vertu comme dans la science Je dois ajouter que la Providence n'a pas oublié le Collége de St. Hyacinthe, en faisant venir de loin un élève pour servir à son édification et à sa gloire. Eugène trouva dans son oncle, Mr. H. Drolet, alors curé dans le diocèse de St. Hyacinthe, un protecteur et un second père. Touché du malheur qui venait de frapper la famille de son frère, ce bon Monsieur s'offrit à la secourir en payant l'éducation de tous ceux qui n'en avaient pas encore reçu.

Qu'elle fut grande la joie d'Eugène en apprenant qu'il devait entrer au Collége ! Jusqu'alors il avait souvent eu ce désir ; car il formait des vœux pour être prêtre ; tous ses goûts étaient pour ce saint état.

L'entrée d'Eugène est donc arrêtée. Mais cette consolation était mêlée de tristesse. Il lui fallait se séparer de sa tendre mère qui avait toujours veillé sur lui avec tant de sollicitude, et qu'il aimait de l'affection la plus vive. La dou

leur de Madame Drolet paraissait l'emporter encore sur celle de son fils ; elle faisait difficilement le sacrifice de voir s'éloigner d'elle un enfant qu'elle chérissait entre tous les autres, à cause de tout ce qu'elle voyait de vertus briller en lui. Ordinairement les mères encouragent et consolent leurs enfants au moment de la séparation; mais alors, ce fut le fils qui consola la mère affligée. "Il faut bien, lui disait-il, faire ces sacrifices pour acquérir l'éducation," Il l'entretenait encore dans l'espérance qu'elle le verrait dans l'état ecclésiastique. Il n'en fallait pas d'avantage pour consoler une mère profondément chrétienne qui voyait tant de force et de courage pour accomplir la volonté de Dieu, dans un enfant de douze ans.

Eugène s'éloigna pour la première fois de la maison paternelle avec la pensée qu'il n'y reviendrait qu'au bout d'une année. Mr. le Curé de Ste Élisabeth, qui s'intéressait au bonheur de cet enfant, en qui il voyait déjà tant d'espérances, écrivit au directeur du Collége pour recommander Eugène à ses soins les plus attentifs, lui disant qu'il lui envoyait un petit ange, et de veiller à sa conservation.

CHAPITRE III

EUGÈNE AU COLLÉGE

Nous n'avons point d'autres détails sur l'entrée d'Eugène au Collége. Dès les premiers temps après son arrivée, les directeurs, bien que déja prévenus en sa faveur, furent frappés de la naïveté, de la modestie et de la candeur du jeune

lève qui était placé sous leurs soins. Cependant ils ne connaissaient pas encore tout le prix de l'acquisition qu'ils venaient de faire. Ils étaient loin de penser que ce petit écolier devait jeter plus d'éclat par ses brillantes vertus que tous ceux qui l'avaient devancé : qu'il serait choisi pour ouvrir et sanctifier la terre qui devait recevoir leurs cendres. Mais on s'aperçut bientôt que ce n'était pas un enfant ordinaire : la vertu, quand elle est solide et constante, quelque cachée qu'elle soit par l'humilité, ne tarde pas à être découverte et appréciée. Il fut bientôt facile de voir en ce jeune enfant les preuves les plus frappantes d'une éducation religieuse très-soignée. Aussi il ne fut pas longtemps sans s'attirer l'estime et le respect de ses maitres et de ses condisciples. Ses confrères de classe, mieux que tous les autres en position d'apprécier ses qualités, lui donnèrent de nombreux témoignages d'attention et de déférence qui le mirent plus d'une fois dans la confusion. Tous aimaient à s'entretenir, à s'amuser avec lui

Sa conversation était pleine de charmes : doux, affable, d'un caractère agréable, il savait plaire à tous ceux qui l'entouraient, en même temps qu'il les édifiait par ses paroles et sa modestie. Jamais on n'eût osé se permettre rien d'inconvenant en sa présence, tant on était persuadé de l'affliction qu'il en aurait conçue. Plusieurs ont remarqué que lorsqu'il se trouvait avec quelqu'un qu'il ne connaissait pas on le voyait répondre en tremblant, et il avait hâte de se retirer le plustôt possible. On a attribué cette espèce de défiance à la crainte qu'il avait de rencontrer quelque mauvais compagnon. Durant l'espace de plusieurs mois après son entrée au collége, on ne voyait Eugène s'amuser que rarement avec ses condisciples : il passait le temps de ses récréations à s'occuper tantôt de Dieu, tantôt de ses bien-aimés parents. Très-souvent il pensait à sa mère, qu'il avait laissée dans la désolation

causée par son départ ; et il se rappelait avec plaisir les sentiments d'amour maternel qu'elle lui avait si souvent exprimés. Alors il comprit mieux que jamais la grandeur du sacrifice qu'elle avait fait en consentant à se séparer de lui. Que de bonheur il éprouvait en apprenant des nouvelles de sa bonne mère ! Les lettres qu'il en recevait lui faisaient verser des larmes de joie et augmentaient encore son affection pour celle qui lui avait donné le jour.

Les lettres d'Eugène nous fournissent des témoignages fréquents de son amour persévérant pour sa mère absente. Voici une de ces lettres :

Ma très-chère maman.

Hier, pendant que presque tous les écoliers étaient occupés à se récréer, moi, assis seul dans un coin de notre grande salle, je prenais aussi le temps de ma récréation, mais d'une manière bien différente de la leur. En effet,eux ne pensaient qu'à faire des jeux...et moi je n'avais l'esprit occupé qu'à ma très-chère mère. Oh! qu'elle était agréable cette récréation qui semblait ne m'avoir été donnée que pour m'occuper de toi en particulier !

Quels doux et attendrissants souvenirs se présentaient à mon imagination ? Je me rappelais les belles veillées que je passais auprès de toi et de mon père, ainsi qu'avec mes frères et mes sœurs ; et je me disais : aurai-je encore le bonheur de passer de semblables veillées chez nous ? Et une voix semblait me dire : Oh! elles te seront bien belles. il est vrai, tes premières veillées de vacances, puisque tu te trouveras à côté de ta chère mére ; mais, hélas! tu n'auras plus ton père

Et tout cela, comme tu le vois, était bien attendrissant. Mais une pensée beaucoup plus touchante vint préoccuper mon esprit. Il me semblait t'entendre dire : “ mon petit Eugè-

ne ne pense plus à sa pauvre mère, il ne m'écrit plus : Oh , s'il savait combien cela me chagrine. " Tu ne saurais croire comme j'eus le cœur gros, et je ne pus pas même retenir mes larmes. Il est vrai que j'aurais dû t'écrire plus tôt ; mais chère maman, tu n'en voudras pas à ton petit Eugène, je l'espère.

Je finis, ma chère mère, en t'embrassant de tout mon cœur, sans oublier toute la famille ; et me dis pour la vie

Ton fils qui t'aime beaucoup
Eugène.

L'époque du renouvellement de l'année, qui produit ordinairement une joie excessive chez les enfants, rendait Eugène plus sérieux. Sa piété filiale devenait plus vive ; il aurait voulu la manifester à ses bien-aimés parents. Mais Dieu en l'éloignant de la maison paternelle voulut lui refuser cette jouissance, afin de l'attirer à lui d'une manière plus parfaite. L'enfant se soumettait généreusement aux desseins de la Providence ; et la pensée qu'il était dans la maison de Dieu, le meilleur de tous les pères, et de Marie, la plus tendre des mères, venait dissiper ses ennuis.

On aimera peut-être à lire la dernière lettre qu'il écrivit à sa mère, à l'occasion du *jour de l'an.*

1 Janvier 1858

Ma très-chère Maman.

" Tu peux penser que c'est pour moi un très-grand sacrifice de passer le jour de l'an loin de toi : aussi je t'assure que depuis mon réveil ce matin, j'ai le cœur bien gros. Je me promène dans notre salle de récréation, et une foule de souvenirs se présentent à moi. Je pense à tous les jours de l'an que j'ai passés chez nous, et je me dis : Oh! qu'ils étaient bien beaux pour moi ces jours ; car j'avais le bonheur de me

trouver auprès d'un père et d'une mère ; mais aujourd'hui ce n'est *plus de même* : non-seulement je n'ai plus de père, mais je me trouve aussi privé de la présence de ma très-chère mère. Tu vois donc, Chère Maman, que toutes ces pensées sont bien propres à attrister le cœur. Cependant malgré tout cela, je puis te dire que j'éprouve beaucoup de consolation, lorsque je pense au bonheur que nous avons eu de trouver un oncle qui a bien voulu prendre la place de notre père. Où serais-je moi maintenant, si nous n'avions pas eu ce bonheur ? Je ne serais probablement pas au collége où on nous enseigne la science et la vertu. Il nous importe donc à nous tous de prier pour ce bon oncle qui a pour nous toute la tendresse d'un père. C'est ce que je fais aujourd'hui, à la crèche de l'Enfant Jésus. Mais en priant pour mon oncle, je n'oublie pas non plus dans mes prières ma chère mère et toute la famille.

À présent je terminerai en te priant de me donner ta bénédiction. Ah ! j'espère bien que tu ne la refuseras pas à un fils qui t'aime de tout son cœur.

Le même jour, il exprimait ainsi dans une autre lettre, à son oncle, Mr. le curé de St. Judes, sa reconaissance profonde :

Mon très-cher oncle,

" Je me trouverais bien heureux, s'il m'était permis de passer le jour de l'an chez vous. Il est vrai que je n'aurais pas le bonheur de jouir de la présence de ma mère; mais au moins je pourrais m'entretenir avec un oncle qui a pour moi toute la tendresse d'un père......Dieu n'a pas voulu me laisser longtemps orphelin. Il vous a choisi pour me servir de père. Aussi je ne sais que faire pour vous témoigner ma reconnaissance. Mais je crois bien que c'est en obéissant

toujours à mes maîtres et en étant religieux que je m'acquitterai de ce dévoir. C'est le vœu que je forme aujourd'hui à la crêche de l'Enfant Jésus. Je le prie aussi, le divin Enfant, de vouloir bien vous accorder de longs jours"......

CHAPITRE IV

SA RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

La reconnaissance qu'avait Eugène pour tous ceux qui lui rendaient quelque service, il l'entretenait profondément gravée dans son cœur à l'égard de Dieu, le souverain bienfaiteur et l'auteur de tout don parfait. Il convient d'en dire un mot dès maintenant ainsi que de l'union de son cœur au bon Dieu, parceque cette union fut comme le fruit de sa reconnaissance.

Comprenant toute l'excellence du bienfait d'une éducation chrétienne, il bénissait chaque jour la Providence de l'avoir tiré de ce monde rempli de scandales pour le placer dans une maison où il avait toute facilité de travailler à sa sanctification. Aussi était-il animé du même sentiment que le prophète lorsqu'il disait : " *Le Seigneur s'est fait mon guide, et il ne me manquera rien; je suis dans le gras paturage où il m'a placé.*" (Ps. 22)

La reconnaissance dont il était animé envers Dieu l'engageait à considérer souvent les moyens dont Dieu s'était servi pour accomplir ses desseins de miséricorde sur lui.

" Si mon père n'était pas mort, disait-il, à un de ses maîtres, je ne serais probablement pas au collége. Ah ! si Dieu a permis cela pour me faire du bien, pour me sauver, quelle reconnaissance ne lui dois-je pas ? Hélas ! Si je n'avais pas eu le bonheur de venir ici, je serais comme les autres dans le monde, et peut être plus méchant ; je ne connaîtrais pas ma religion comme à présent; je commettrais souvent des péchés, je me perdrais."

C'est ainsi que parlait un enfant de treize ans ; et ses paroles, sorties d'un cœur touché de la bonté divine à son égard et accompagnées de larmes abondantes, remplirent d'émotion le confident du pieux enfant. Elles nous marquent bien aussi combien, dans un âge si tendre, Eugène réfléchissait déjà sur sa position toute providentielle.

Un jour il exprimait encore les mêmes pensées à l'un de ses condisciples : " Nous avons, nous écoliers, beaucoup plus sujet de remercier Dieu que ceux que nous avons laissés dans le monde. Pourquoi nous a-t-il choisis ainsi entre mille ? Nous ne le méritions pas plus que beaucoup d'autres qui, s'ils étaient à notre place, serviraient Dieu plus fidèlement que nous le faisons. C'est donc sans mérite de notre part, et par amour pour nous qu'Il nous préfère à eux. Puis, comment nous comportons-nous à son égard ? Ah ! c'est une question qui est bien propre à nous faire réfléchir, et à nous remplir de confusion. Cependant nous n'y pensons pas."

Il est surprenant que dans un âge si peu avancé, il ait eu des dangers du monde une si vive horreur. D'un autre côté, cette horreur du monde devenait en lui la cause d'un accroissement d'amour et de reconnaissance pour Dieu dont la main

paternelle l'avait retiré du danger pour le placer en un lieu de sûreté. Aussi, même en présence des personnes du monde. il s'apitoyait sur leur sort ; combien les plaisirs qu'ils recherchent avec tant d'empressement et qu'ils savourent avec tant d'avidité sont vils et passagers ! que de fois il a déploré l'aveuglement des chrétiens qui s'occupent si peu de leur salut, et qui ne placent tout leur bonheur que dans les jouissances que le monde leur présente ! Il disait qu'entre les plaisirs du monde et le bonheur que l'on éprouve à servir Dieu, il voyait toute la différence de la nuit avec le jour. Il était singulièrement touché du sort bes hérétiques qui ne jouissent pas des consolations de notre religion sainte. On le vit encore verser des larmes sur l'état malheureux de tant de peuples qui vivent dans les ténèbres de l'idolâtrie et s'endorment de la mort spirituelle.

Et en même temps il éclatait en sentiments de reconnaissance à l'égard de son Dieu qui l'avait fait naître dans la religion catholique, préferablement à tant d'autres qui, disait-il, auraient mieux que lui usé de cette grâce. Alors son zèle s'embrasait, il désirait aller prêcher la foi chez les infidèles. " Oh ! Mon plus grand désir est de prendre la soutane, et " de me faire missionaire. Que je voudrais mourir martyr " et verser mon sang pour la foi au milieu des peuples bar-" bares.

CHAPITRE V.

LA PRÉSENCE DE DIEU

" Marchez en ma présence et soyez parfait, " disait Dieu à son serviteur Abraham. Notre écolier sembla pendant sa vie de collége n'oublier jamais cette recommendation divine. La présence de Dieu présidait à ses pensées, à ses actions.

Se sentant appelé à l'état ecclésiastique, dès ses premières années d'étude, et ne voulant pas mettre obstacle à la grâce divine, il se préparait déjà à cette vocation sainte par des efforts constants pour acquérir toutes les vertus. Il comprenait tout ce qu'exigent de sainteté d'aussi redoutables fonctions. De sorte que son cœur était partagé entre la crainte et l'amour ; la crainte de ne pas se rendre assez digne; l'amour qui lui fesait désirer d'avoir des rapports plus intimes avec son Dieu. Souvent il s'entretenait avec ses amis de la joie qu'il éprouverait d'être prêtre, " afin d'avoir le bonheur de communier tous les jours. "

Mais Eugène désirait se préparer avec soin à ce sublime état par une vive piété et par une science convenable. Aussi on le vit également s'appliquer à la prière et à l'étude avec une ardeur égale, sans que l'une ne portât préjudice à l'autre, ou plutôt son travail et ses amusements sanctifiés par la pureté d'intention et de fréquents retours d'esprit vers Dieu, étaient une prière continuelle.

Un jour qu'il était seul à quelque distance de ses condisciples qui s'amusaient pendant le temps de la récréation, un de ses maîtres remarqua qu'il était sérieux ; alors il s'approche, et lui demande : Que fais-tu, à quoi penses-tu ? " Je pense, dit-il avec hésitation, je pense au bon Dieu. " Souvent il se recueillait ainsi au milieu de ses jeux pour les offrir à Dieu ; car il croyait faire la volonté de Dieu aussi bien dans le temps de ses récréations que dans toute autre occupation. Plusieurs fois Eugène manifesta à son directeur le désir de se retirer à l'écart pendant ses récréations afin de se livrer à des réflections pieuses.

Il obtint la permission de le faire quelques minutes, deux ou trois fois le jour. La faiblesse de sa santé exigeait qu'il donnât à son corps de l'exercice et à son esprit du délassement. Il s'amusait donc avec ses condisciples, et se mêlait à leurs jeux sans laisser apercevoir ses fréquents retours d'esprit à la présence de Dieu et ses sentiments d'amour. C'était le conseil qu'il donnait à un de ses confrères : " Si tu " veux, lui disait-il, faire de grands progrès dans la piété, " prends pour habitude de faire souvent des oraisons jacu- " latoires, soit pendant l'étude ou la classe et même pendant " les récréations ; mais il faut tâcher de faire cela sans que " personne ne s'en aperçoive."

Eugène interrogé un jour par son directeur s'il se rappelait de temps en temps la présence de Dieu, répondit : " Assez souvent; mais surtout à l'étude, où je me représente toujours mon ange gardien à mes côtés.

Aussi toujours les yeux baissés, toujours occupé de ses devoirs, il ne se laissait jamais distraire par tout ce qui pouvait se passer autour de lui, il ne perdait aucun instant. Son professeur rendit le témoignage avant la mort d'Eugène qu'il croyait que ce pieux élève ne perdait pas de vue la

présence de Dieu durant le temps de la classe, tant son attention et son recueillement paraissaient dans tout son extérieur. Afin de se rappeler plus souvent quelque pensée pieuse, il avait toujours devant lui ou dans son livre quelque sentence propre à réveiller de bons sentiments. Il aimait beaucoup une petite image de la Ste. Vierge, sur laquelle étaient écrits ces mots : O Ma Mère, conservez mon âme ; et encore : Si tu m'aimes. abandonne-toi à moi.

Il était ingénieux à trouver des moyens propres à entretenir le recueillement et à nourrir la piété! En voici un entre beaucoup d'autres qu'il communiquait à un de ses condisciples pour l'engager à le mettre en pratique.

" Figure-toi ; lui disait-il, que pendant l'étude, Notre
" Seigneur est devant toi, et attaché à la croix, et tout cou-
" vert de plaies et de sang ; qu'il te considère attentivement ;
" que si tu ne travailles pas, son sang coulera avec abondan-
" ce. Je t'assure qu'avec cette pensée dans l'esprit, on
" ne perd point de temps. "

On voit par là que si Eugène travaillait jusqu'à épuiser sa santé, ce n'était pas par motif d'ambition ou de respect humain ; mais pour faire la volonté de Dieu qu'il reconnaissait dans celle de ses parents. Il comprenait qu'on ne peut avoir de piété solide,sans remplir avec exactitude tous ses devoirs d'écolier. Il avait réfléchi aux dangers auxquels nous expose l'oisiveté, de sorte que pour lui le travail était une obligation stricte que lui imposait sa conscience. Il lui semblait toujours voir et entendre Dieu imposant à l'homme la loi du travail. Il faut dire aussi que sa reconnaissance envers Dieu qui lui avait ménagé dans son amour le bienfait de l'éducation, et le désir de rencontrer les vues de son bien-aimé protecteur et oncle, lui faisaient considérer comme précieux chaque instant consacré par la règle à l'étude.

On ne saurait dire quels avantages il recueillit de cette attention à passer sa vie sous l'œuil de Dieu. Nous n'en mentionnerons ici qu'un seul, mais bien précieux ; c'est qu'il ne perdait aucuns des courts instants qui au collége sont consacrés à l'ètude. Il les employait le plus utilement possible. Quoique très jeune, il prenait des notes sur ses lectures, afin de ne pas en perdre le fruit ; il notait aussi les explications données en classe par le professeur, ainsique les développements historiques ou autres dont la traduction des auteurs est toujours accompagnée.

Tant d'application secondant des talents distingués lui fit faire de rapides progrès ; et bientôt il occupa une des premières places de sa classe. Aussi le jour de la distribution des prix était-il un jour de triomphe pour Eugène et pour sa famille. Mais dans son humilité il était toujours surpris de recevoir tant d'éloges et de couronnes ; car il croyait peu à son mérite et à ses talents. Cependant, craignant que la vaine gloire, qui se glisse partout et gâte même tant de bonnes œuvres, ne pènétrât dans son esprit, il avait soin de se prémunir par la prière et la pureté d'intention contre tout sentiment d'amour propre et de vanité.

L'esprit de foi qui lui faisait voir Dieu partout devait lui inspirer un profond respect pour la parole divine. Aussi, même son amour pour l'étude et son attention en classe n'égalaient pas encore, du moins extérieurement, son application à bien profiter de toutes les instructions religieuses qui étaient adressées à toute la communauté, ou à lui en particuer. Le regard fixé sur le prédicateur, il ne perdait aucune parole; car la parole sainte était pour lui *plus douce que le miel.* L'impression qu'il éprouvait alors, se trahissait sur sa figure et se gravait profondément dans son âme. Ce qu'il avait

remarqué de plus frappant faisait ensuite le sujet de ses conversations. Tout coopérait à le faire avancer rapidement dans la vertu.

CHAPITRE VI.

SON ESPRIT D'OBÉISSANCE.

Les règlements de la maison qu'il chérissait et qu'il se plaisait à appeler *son collége*, étaient pour lui une source continuelle de grâce, et une cause toujours active dans l'œuvre de sa sanctification. Il comprenait la nécessité d'une règle, et il savait apprécier les mérites immenses que l'on amasse sans peine à y être fidèle jusque daus ses moindres prescriptions. Rien n'était petit à ses yeux ; tous les articles du règlement lui paraissaient d'une grande importance, parceque tous sont l'expression de la volonté de Dieu en la présence de qui l'enfant béni marchait toujours. Eugène était profondément convaincu de ces principes ; et il aurait cru offenser Dieu et mettre obstacle à sa perfection en négligeant un seul point. Il disait un jour, avec sa naïveté ordinaire, qu'il faisait tous ses efforts pour accomplir son règlement à la lettre, et que par là il était assuré de devenir saint.

Il ne se trompait pas ; et sans s'en douter, sa vie édifiante et sa mort précieuse devant Dieu devaient être une nouvelle preuve de la vérité de cette maxime enseignée par St Grégoire, que vivre sous une règle, c'est vivre pour Dieu, *qui regulæ vivit, Deo vivit.* Aussi, Engène ne voulait-il se

permettre aucune infraction. Un de ses confrères assure que depuis deux ans qu'il l'observait, il ne l'avait pas encore trouvé en défaut dans l'observation de la régle. Avec l'habitude de régularité qu'il avait contractée, ce n'était plus un sacrifice pour lui que de garder le silence, c'était un bonheur. “ Que nous sommes heureux, disait-il, d'être écoliers; “ nous n'avons presque rien à faire ; il suffit d'observer notre règlement et nous nous sauvons.” A l'exemple de plusieurs saints, morts à la fleur de l'âge, Eugène *aimait* son règlement et il ressentait une certaine peine quand il était obligé de ne pas suivre l'ordre de la communauté.

Dans ses maladies, le directeur lui accordait, on dirait peut-être mieux, lui *prescrivait* quelque privilége, et lui ordonnait de prendre du repos ; mais aussitôt le temps écoulé, quoique l'indisposition ne fût pas toujours disparue, on le voyait se remettre à la règle. Il lui est arrivé d'avoir à essuyer quelques reproches pour n'avoir pas continué jusqu'à parfait rétablissement le repos accordé. Il répondait à ce reproche, que les directeurs ne sont pas dans le cas de faire souvent, en s'excusant sur ce qu'on ne lui en avait pas dit plus. Le temps qu'il passait ainsi en dehors de la règle lui paraissait d'ailleurs long et pénible. Souvent il répétait, qu'il était beaucoup plus heureux à obéir qu'à faire sa volonté, et plus souvent encore, dans sa dernière maladie, avant qu'elle fut devenue grave, il ne cessait de dire : “ il me semble que je serais mieux d'aller en classe et à l'étude comme les autres.”

Il portait si loin son amour pour l'ordre, qu'après une absence pour cause de [illegible] au collége, il a demandé plusieurs fois à ne pas paraître au milieu de ses confrères durant un temps de silence, pour ne pas les exposer à manquer à la règle.

Ceux qui ont vécu au collége comprennent facilement que cet amour du silence a dû plus d'une fois être mis à l'épreuve par les condisciples d'Eugène. Mais celui-ci ne répondait point à ses contradicteurs et souffrait toutes les taquineries avec la plus parfaite résignation, étant heureux de souffrir quelque chose pour Dieu. Après une épreuve de ce genre, il disait à un de ses condisciples en parlant d'un autre : " il se fâche sur le moment de ce que je ne lui réponds pas ; mais il verra bientôt que je n'ai fait que mon devoir et qu'il avait tort de se mécontenter."

Un jour les élèves de sa classe se trouvaient seuls ; le professeur était absent et on avait oublié de le remplacer. Alors Eugène se crut obligé d'aller avertir ses maîtres. Malgré les iujures qu'il reçut de la part de quelques-uns de ses condisciples, il n'en tint nullement compte : et quelqu'un lui ayant dit qu'il était scrupuleux, il répondit : "Ce n'est point du scrupule, je n'ai fait que mon devoir."

Son amour pour la règle était si constant qu'il ne voulait pas même se rendre immédiatement aux désirs de ses maîtres, s'il lui fallait pour cela manquer à la règle.

Un jour Eugène demande la permission pour aller chez un de ses maîtres; mais n'ayant pu user de sa permission, il était descendu dans la salle de récréation afin de demander pour aller à la chapelle. Après cette visite au S. S, le professeur qu'Eugène désirait voir le rencontre à quelques pas de sa chambre, et lui dit: Tu peux venir maintenant, je suis libre. Eugène répondit : " je n'ai demandé la per-
" mission que pour aller à la chapelle ; s'il vous plait d'at-
" tendre, je vais descendre pour obtenir de nouveau la
" permission d'aller chez vous." Cette régularité parfaite ne fit qu'édifier celui qui en avait été le témoin.

Malgré certaines épreuves qu'il eut à subir de la part

de quelques-uns de ses condisciples mal disposés. Eugène jouissait de l'estime générale, et on admirait sa fermeté et sa patience. " J'ai à souffrir, disait-il, de la part de quelques-uns de mes confrères; mais j'endure tout volontiers pour l'amour de Jésus-Christ. "

Le simple doute qu'un élève éprouvât du mécontentement à son occasion, l'affligeait beaucoup. Il ne pouvait vivre ainsi; il lui fallait faire quelque démarche, et donner des preuves de ses bonnes dispositions à l'égard de ceux qui paraissaient être moins ses amis. " Qu'il est pénible, disait-il, d'avoir des ennemis! Il me semble pourtant que *je n'ai* " *rien fait à personne.* " Et comme on lui remarquait que Notre-Seigneur avait eu beaucoup d'ennemis et que cependant il n'avait fait que du bien aux hommes; " C'est vrai, dit-il; alors il faut se consoler et ne pas rechercher l'estime des hommes. "

Dans une circonstance il disait: " Je comprends qu'il " faut être persécuté, lorsque l'on cherche à remplir ses " devoirs; car ceux qui sont négligents se mécontentent de " ce que leur conduite est par là même condamnée. "

Le bonheur qu'il éprouvait dans l'accomplissement de sa règle, il l'exprimait en ces termes: Oh! si tu savais combien " on est heureux lorsqu'on a fait la volonté de Dieu! En "remplissant ses devoirs comme il faut on éprouve en soi-même " un contentement qu'on ne peut exprimer: il faut l'éprouver pour le comprendre. "

CHAPITRE VI

INFLUENCE DU BON EXEMPLE

L'exemple a toujours une puissante influence pour le bien comme pour le mal. Eugène. en se montrant en toutes circonstances obéissant, modeste et pieux, exerça sur la communauté du Séminaire une très-heureuse influence. Et il n'en pouvait être autrement. Le spectacle d'un enfant, encore dans les classes inférieures, observant avec tant de fidélité tous les règlements, était bien propre à faire rougir d'autres élèves plus âgés et plus élevés en classe. Aussi la piété et la régularité prirent-elles un nouvel accroissement surtout chez les élèves de sa classe qui eurent plus souvent occasion d'être édifiés par leur petit modèle. On appréciera mieux cet apostolat de l'exemple exercé par notre pieux enfant, si l'on songe que quelques mois après la mort d'Eugène, les effets de son absence se laissaient apercevoir d'une manière assez sensible. La classe dont il avait fait partie,

conserva toujours un bon esprit ; mais elle ne se distinguait plus autant parmi les autres par sa grande piété : la religion avait une part moins large dans les conversations auxquelles on se livrait. En un mot, sans cesser d'être une classe recommandable et qui a laissé dans le Séminaire d'excellents souvenirs, elle ne porta plus avec autant de raison, après la mort d'Eugène, le titre de *belle classe* qu'elle avait reçu à cause sans doute de l'heureuse influence exercée sur elle par le pieux enfant.

Plusieurs de ses confrères reconnaissaient que leurs rapports avec lui avaient eu en effet une grande influence sur leur conduite morale et religieuse. Eugène, affligé de voir un de ses condisciples habituellement froid dans le service de Dieu, entreprit de le rendre plus pieux. Après l'avoir engagé à aller souvent à la chapelle pendant ses récréations, malgré les répugnances qu'il pouvait éprouver dans le commencement, il ajoutait : " tu n'y auras pas été une semaine, " que tu auras toujours ensuite le désir de te trouver aux " pieds de Notre-Seigneur." Le succès fut complet ; et en peu de temps, à l'aide des bons conseils de son petit moniteur cet élève devint un modèle dans la communauté par sa piété et sa régularité. Dans la suite cet ami reconnaissant répétait avec larmes à l'un de ses maîtres que c'était Eugène qui l'avait converti, *en lui parlant de Dieu comme un ange.*

Un autre élève, qui auparavant était un peu prévenu contre Eugène, ayant passé trois jours avec lui à l'Hôtel-Dieu, fut tellement édifié de sa pieuse conversation, qu'à son retour au collége il disait au directeur qu'il n'était pas possible de demeurer plusieurs jours avec ce saint enfant sans changer de vie, et que désormais il serait plus dévôt.

Eugène ne pouvait s'empêcher d'exprimer son affliction lorsqu'il voyait quelqu'un de ses condisciples s'écarter de

son devoir. S'il était en position de lui donner convenablement un avis, il le faisait avec la plus grande charité. Quand il ne pouvait donner de conseil, au moins il priait. Il ne manquait d'ailleurs jamais de prier pour ses confrères. On le savait et on se recommandait très-souvent à ses prières, tant on était convaincu qu'elles étaient agréables à Dieu. Aussi, a-t-on entendu dire plus d'une fois que ses prières contribuaient pour beaucoup au bien qui se faisait dans le collége.

Qu'il était édifiant, de le voir se retirer à sa place à la fin des récréations aussitôt après le premier son de la cloche pour les exercices religieux, et là dans le recueillement préparer son âme à la prière suivant l'avis qu'en donne l'Esprit-Saint. Aussi faisait-il tous ses exercices de piété avec une ferveur et une modestie qui édifiaient tous ceux qui en étaient témoins. Et lorsque le directeur du collége le proposait pour modèle en ce genre à quelques élèves, ceux-ci se reconnaissaient incapables de l'imiter.

Pour ranimer sa foi, et exciter son attention à la présence de Dieu, voici comment il fixait son imagination pour empêcher ainsi son esprit de se distraire : "Je me figure, "disait-il, trois trônes ; sur le premier la Ste. Vierge, sur le "second N. S. Jésus-Christ, et sur le troisième Dieu le Père ; et quand je prie, je m'adresse toujours à la Ste Vierge, et de cette manière je suis toujours certain d'être exaucé Sa modestie parfaite, était si bien connue de tous, qu'on n'osait rien dire, et ne rien faire en sa présence qui pût le blesser. Les parents d'un de ses petits compagnons ayant recommandé à leur enfant d'éviter tout ce qui pourrait être inconvenant dans une réunion qui devait avoir lieu, aussitôt cet enfant répondit : "Eugène doit s'y trouver ; et avec lui, c'est comme avec *Monseigneur*." En effet, quelqu'un ay-

ant dit un mot un peu mal sonnant à ses oreilles délicates, Eugène lui impose silence, et ensuite tout se passa avec la plus grande réserve. Un fait assez singulier prouve que Dieu veillait à ce que son innocence ne fût pas exposée. On avait placé près de lui à l'étude un élève qui n'était pas connu, comme ayant de mauvaises mœurs, mais il fut expulsé du collége, aussitôt qu'il fut connu. Eh bien ! tout le temps que ce dangereux écolier fut dans la maison, c'-à-d. pendant un mois, Eugène fut absent pour cause de maladie.

CHAPITRE VII.

SA CHARITÉ.

Notre pieux écolier se montra toujours fidèle à observer le grand précepte de l'amour du prochain. On ne l'entendait point parler des défauts des autres ; il savait toujours les excuser. Il ne se gênait pas de reprendre ses égaux lorsqu'ils manquaient à leur devoir sous ce rapport. Une parole d'un de ses frères fait l'éloge d'Eugène dans cette vertu. " Maintenant, disait-il, il n'y a plus à parler dans la maison chez nous ; Eugène est là pour nous reprendre disant que nous manquons à la charité. "

On raconte d'Eugène un trait singulier de charité. Pendant ses vacances, il fit des reproches à l'une de ses sœurs à cause de son goût pour les plaisirs du monde, et en même

temps il tâchait de la convaincre combien tout cela était peu de chose en comparaison du service de Dieu. Mais ses avis adressés à cette personne plus âgée que lui, ne furent pas toujours reçus avec reconnaissance, et le jeune moniteur eut en retour quelques paroles piquantes, et des railleries qui ne changèrent pas ses dispositions bienveillantes à l'égard de sa sœur. Car après son arrivée au collége, il lui écrivit, de peur qu'elle ne fût refroidie à son égard, une lettre remplie de sentiments d'affection, dans laquelle il s'engageait pour se venger de ce qu'elle lui avait dit, à réciter tous les jours pour elle un *Memorare.*

Allait-il voir durant les congés une autre de ses sœurs qui étudiait au couvent de la Présentation, c'était surtout pour lui donner des conseils, l'entretenir de sujets de piété, lui enseigner la méthode de faire oraison. La dernière fois qu'il alla la voir avant de mourir, il lui avait annoncé qu'à sa prochaine visite, il lui donnerait une excellente manière d'entendre la sainte messe avec fruit. ———

Tous les saints ont aimé et respecté les pauvres comme les membres souffrants de Jésus-Christ. Un grand nombre parmi les fidèles serviteurs de Dieu se sont dépouillés de tous leurs biens pour soulager les malheureux. Eugène avait aussi cette marque d'un vif amour pour N. S. en ayant compassion des pauvres.

Comme il revenait un jour de l'Église, après y avoir fait la Ste. communion, il aperçut à quelque distance une femme qui paraissait dans une grande indigence : aussitôt il laisse ses sœurs qui l'accompagnaient, se dirige vers cette pauvre, et lui demande si elle avait besoin de quelque secours. Puis il lui offrit quelque argent, tout en exprimant le regret de ne pouvoir lui en présenter davantage. Remplie de reconnaissance, cette pauvre femme entra dans la maison voisine; et

elle se mit à louer le jeune écolier qui venait de lui faire l'aumône, quoiqu'elle ne lui eût rien demandé. Ordinairement, ditelle, il faut que nous demandions, et encore on n'obtient pas toujours; mais lui est venu audevant de moi pour m'offrir ce qu'il avait. Elle n'avait pas fini de parler qu'Eugène entrait chez sa mère. Le voilà, ajouta la mendiante, ce jeune écolier dont je vous parle, est-ce votre fils, Madame? Oui, répond la mère d'Eugène, c'est mon enfant.

Eugène était d'une prudence extraordinaire pour s'éloigner de tout danger, et éviter tout ce qui pourrait nuire tant soit peu à sa piété. Sachant que les amitiés particulières sont un grand obstacle à la grâce, et presque toujours dangereuses pour les mœurs dans une communauté, il fit des efforts constants pour conserver son cœur à Dieu seul. Il faisait connaître ses dispositions, sur ce sujet, à l'un de ses condisciples, en lui disant qu'il ne voulait pas se faire d'amis intimes, et il en donna la raison; " parceque, disait-il, il est si " rare de trouver un ami véritable. Mes seuls amis ce sont " Jésus et Marie; tous les autres peuvent tromper, mais " ceux-ci sont toujours les mêmes à notre égard, et ils ont " toujours pour nous le plus grand intérêt et le plus ardent " amour. "

Comme on peut le penser, tant de qualités devaient le faire rechercher. Un écolier lui écrivit un jour quelques mots et lui fit présent d'un volume pour l'engager à se lier d'amitié avec lui. Son motif paraissait bon, c'était pour s'entretenir de conversations pieuses, et s'aider par des avis mutuels à servir Dieu. Eugène remit aussitôt l'écrit au maître d'étude, puis il demanda la permission d'aller lui-même porter le volume à celui qui le lui avait envoyé, en lui disant " qu'il ne voulait pas s'occuper de ces choses-là qui sont contre la règle."

C'est ainsi qu'Eugène s'efforçait de purifier ses sentiments et de ne placer dans son cœur que la vraie charité envers le prochain, laquelle est décrite dans le grand commandement *tu aimeras le prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu.*

Cependant Dieu permit qu'il fût soumis à quelques tentations sous ce rapport, afin de purifier et d'exciter davantage en lui l'amour divin. Eugène ressentit en son cœur, comme malgré lui, quelques sentiments d'amitié pour un de ses condisciples. S'apercevant que la pensée de ce nouvel ami se présentait à son esprit au moment de ses exercices de piété, alors il jugea que c'était là un piége du démon, et il prit la résolution bien arrétée de s'en défaire le plustôt possible. Malgré la répugnance qu'il éprouvait, il alla déclarer extérieurement à son directeur de conscience tout ce qu'il ressentait afin de s'entendre avec lui sur les moyens à prendre pour se débarrasser de ce qu'il appelait un obstacle à son bonheur. Après s'être ainsi ouvert à son directeur, il se mit à verser des larmes abondantes, en disant : Oh ! que je suis heureux maintenant, je suis déchargé d'un poids insupportable, je ne pouvais vivre dans cet état.

Heureux l'enfant qui a de bonne heure compris que même ici-bas le cœur humain est fait pour Dieu et qu'il ne saurait être tranquille tant qu'l ne se repose pas en Lui.

Eugène ne tarda pas à comprendre que c'était une épreuve que Dieu lui envoyait, et qu'il pouvait s'en servir avantageusement pour son avancement dans la vertu. Chaque sentiment d'amitié humaine lui donnait occasion d'offrir un petit sacrifice, de produire un acte d'amour de Dieu qui ne pouvait pas manquer de lui être bien agréable —— Jamais il n'a contribué par ses paroles ou par ses écrits à former de

semblables liaisons. Aussi elles n'atteignirent jamais sa volonté, parceque, dès le premier moment qu'il les connut, il employa tous les moyens les plus efficaces pour y mettre fin.

D'abord il évita avec le plus grand soin toutes les occasions de rencontrer l'ami qui le recherchait ; et s'il se trouvait obligé de le rencontrer et de le voir, il paraissait froid et ndifférent à toutes les demonstrations d'amitié qu'on lui faisait. Même il lui arriva, par un artifice plus habile peut-être qu'il n'était conforme à la charité, de se moquer en sa présence de celui pour qui il avait quelqu'inclination, pensant que c'était le seul moyen sûr de parvenir à son but. Losrsqu'il lui arrivait de ressentir dans son cœur quelque chose de trop humain, il allait plusieurs fois par jour en demander pardon à Notre Seigneur à la chapelle. Avec une telle énergie il parvint bientôt à dégager son cœur ardent de tout sentiment étranger au pur amour divin. Il sortit de l'épreuve plus pur qn'il n'y était entré ; les vagues des passions un instant soulevées par ce petit orage s'apaisèrent presqu'aussitôt et il se fit dans son âme *un grand calme.*

CHAPITRE VIII.

LE SECRET DU BONHEUR.

L'homme n'est heureux qu'à la condition de jouir plus ou moins parfaitement de la fin pour laquelle il a été créé. Voilà pourquoi les saints, dont le cœur est si plein de Dieu, surabondaient de joie, même au milieu des tribulations. Leur bonheur augmente en proportion des sacrifices qu'ils font pour Celui qui leur a dit : " moi-même je serai votre récompense." Aussi Dieu récompense-t-il dès ici-bas son jeune serviteur des sacrifices et des efforts qu'il faisait pour le servir fidèlement, en répandant dans son âme des délices ineffables, en sorte que pour lui le temps qu'il consacrait aux actes de la religion était un temps de vrai bonheur. Dans la piété Eugène trouva ce que la jeunesse cherche ailleurs avec tant d'avidité et de si amères déceptions, le vrai bonheur sur la terre.

" Il y a un temps, disait-il à un de ses condisciples, où je suis presqu'indifférent ; mais dans les moments où la grâce se fait sentir je suis tellement embrasé d'amour que je ne puis me contenir, Alors c'est un grand bonheur pour moi

que de m'entretenir de sujets de piété."

Dans une autre circonstance, il assurait que les heures les plus heureuses qu'il passait avec les hommes, c'était quand l s'entretenait avec eux de l'amour de Jésus dans l'Eucharistie, de la dévotion envers la Ste. Vierge, et du bonheur du ciel; mais qu'il en trouvait peu à qui il pût communiquer ses impressions. Car il faut bien l'avouer, le nombre de ceux qui trouvent du bonheur à parler sur des sujets de piété n'est pas considérable.........

Mais pour Eugène toute conversation ayant un caractère religieux attirait sa plus vive attention. Comme on lui racontait un miracle opéré par un Saint, on remarqua que sa figure s nimait et laissait voir les marques d'une pieuse émotion : à la fin du récit, il s'écria : Oh! comme cela ranime la foi ; et aussitôt les larmes coulèrent de ses yeux.

Qu'il était touchant d'être témoin de ses dispositions lorsqu'il se confessait. En arrivant au confessionnal, il baisait avec foi et avec amour le crucifix qui se trouvait devant lui. Que de fois il versa des larmes sur les infidélités légères qu'il accusait avec douleur! Ensuite, il retournait aux pieds des autels de Jésus et de Marie, pour rendre grâces d'avoir reçu l'application des mérites du sang précieux de son charitable Sauveur, comme il se plaisait à l'appeler.

Là il passait un temps considérable à exprimer sa reconnaissance et à former de nouvelles résolutions. Un soir, il fallut l'avertir de ne pas prolonger d'avantage son action de grâces après la confession, il était six heures. Il préférait se confesser le soir afin d'être plus libre de verser des larmes. "J'aime cela, disait-il naïvement, à pleurer mes péchés."

Souvent aussi, durant la nuit il versait des larmes de repentir sur ses imperfections. Le matin on s'apercevait encore à ses yeux, qu'à l'exemple du Prophète, il avait arrosé

son lit de ses larmes. Faisant une réflexion sur l'extrême fragilité de l'homme, il disait : " c'est bien terrible qu'on ne puisse point passer un jour sans pécher. Les plus grands saints eux-mêmes péchent sept fois le jour : comment est-ce donc pour nous ? Que nous sommes donc ingrats de ne pas aimer Dieu : il nous a pourtant beaucoup aimés, puisqu'il a voulu que son Fils mourût pour nous. " Eugène se préparait avec le plus grand soin à la communion, par un recueillement profond qui paraissait même dans le temps de la récréation. Alors on le voyait souvent seul et s'entretenant intérieurement sur le bonheur qu'il allait goûter dans l'union avec Dieu. S'il prenait part quelquefois à certains jeux, c'était moins par goût que pour éviter le danger des conversations où la charité à l'égard du prochain est souvent blessée.

Il communiait tous les dimanches et les fêtes durant la dernière année de sa vie. La veille de ses communions, après s'être mis au lit, il se représentait la sainte hostie devant lui, et là il lui rendait tous les hommages qui lui sont dus : surtout il s'excitait à un ardent désir de la recevoir.

C'est ainsi qu'il ranimait sa foi et produisait cette soif brûlante de l'âme qui ne peut se désaltérer qu'en puisant avec joie dans les *plaies du Sauveur les eaux qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.*

Aussi son âme était-elle remplie de consolations divines. " Ce matin, disait-il, lorsque je revins de communier, il me semblait que je ne touchais pas à terre, tant j'éprouvais de bonheur : il me semblait que tout le ciel était dans mon cœur. "

Sa communion était ordinairement suivie d'une demi-heure ou trois quarts d'heure d'action de grâces, suivant que la règle le lui permettait. Comme il servait une messe privée, il pouvait employer tout ce temps. Mais que ces instants lui

paraissaient courts ! On ne peut mieux juger de ce qui se passait alors dans son âme que par les larmes qu'il versait en abondance. On remarquait aussi par la rougeur de sa figure angélique quelle était la vivacité de sa reconnaissance et de son amour.

Plusieurs personnes qui l'ont observé après la communion ou durant les saluts du Très-Saint Sacrement, assurent que son visage portait alors l'empreinte d'une paix toute céleste.

Eugène disait à un de ses maîtres, en parlant de la présence réelle : " quand on pense que c'est Notre Seigneur que le prêtre tient dans ses mains, comme on a peu de foi".
Il visitait le Saint Sacrement trois ou quatre fois par jour et avec un recueillement qui attirait les regards de ses condisciples. Il ne manquait pas non plus de faire fréquemment la communion spirituelle, qu'il considérait comme d'une grande utilité pour nourrir la piété, le bonheur qu'il éprouvait au pied des Autels était indicible. S'il élevait les yeux c'était vers le tabernacle où se trouvait son bien-aimé, ou bien vers l'autel de Marie, sa tendre mère.

Les grandes solennités de l'Église, auxquelles il se préparait longtemps d'avance, lui apportaient une abonbante consolation qu'il ne pouvait dissimuler. " Quand j'entends, disait-il, chanter le *Rorate cœli* je ne puis m'empêcher de pleurer." Les sentiments si ardents qu'il éxprimait à haute voix, croyant n'être pas entendu, (*a*) le jour de Noël, veille de sa mort, ne sont que la manifestation de ceux qu'il produisait lorsqu'il communiait.

(a) Voir le récit de la mort d'Eugène.

CHAPITRE IX

Les retraites

Pour Eugène, les jours les plus heureux de l'année étaient les jours de retraite, qui lui paraissaient toujours trop courts. Aussi les voyait-il arriver avec un bonheur qui lui faisait dire à un de ses condisciples: " J'ai hâte que la cloche sonne pour me fermer la bouche, comme c'est beau quand on est silence ! " Après avoir demandé les prières de ses maîtres et de quelques élèves avec qui il était plus intime, pour obtenir sa conversion, il se livrait avec ardeur aux saints exercices de la retraite. Son âme attentive à l'inspiration de la grâce s'étudiait à ne laisser perdre aucune parcelle d'un don si précieux. Nous pouvons juger de l'avantage spirituel qu'il en tira par les résolutions suivantes qu'il a laisées après sa mort écrites de sa main.

J. M. J. Mes résolutions de retraite. [1858]

" Ils sont terminés ces jours de salut ; jours pendant les-
" quels j'ai trouvé mon vrai bonheur. Depuis bien des an-
" nées, je cherchais ce bonheur véritable ; mais je puis dire
" que je ne l'ai trouvé pleinement que pendant cette retraite

" Mon Dieu m'a appelé à lui, et comme un tendre père, il
" m'a dit : Viens donc à moi, pauvre enfant, viens que je te
" soulage. Ta croix est lourde, me dis-tu, eh bien ! je t'ai-
" derai à la porter. Je me suis rendu à cette invitation
" pressante, et ce bon Jésus m'a parlé au cœur ; Il m'a fait
" réfléchir sur ma vie passée ; il m'a fait voir combien j'ai
" été ingrat envers lui, combien j'ai attristé son cœur. "

" Viens, m'a-t-il dit, viens te purifier au tribunal de la
" pénitence. Sa douce voix m'a entraîné : oui j'y suis allé
" à ce bain salutaire, et maintenant encore, mon cœur est
" rempli de joie quand je pense aux doux entretiens que j'ai
" eus avec mon Dieu par la bouche de son ministre. Ce
" cher Sauveur m'a fait connaître ma faiblesse puis il a guéri
" mon pauvre cœur malade. Ah ! c'est bien maintenant que
" je puis m'écrier : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous*
" *les bienfaits que j'ai reçus de lui.* Que ferai je donc, ô
" mon Dieu, pour vous témoigner ma reconnaissance. J'en-
" tends votre voix qui me dit : Bien peu de choses, mon fils :
" donne-moi ton cœur, c'est tout ce que je te demande. " —

" Prenez-le, mon cher Sauveur, oui prenez-le ce pauvre
" cœur, il vous appartient. Je ne puis moi-même le conserver
" pur : mais entre vos mains divines, il sera à l'abri de tout
" danger "

" J'ose aussi vous promettre, ô mon Dieu, de vous servir
" plus fidèlement à l'avenir que par le passé : oui je veux
" changer de vie "

" Ainsi je ferai tout mon possible pour acquérir la sain-
" te vertu de pureté. Pour cela j'invoquerai votre mère Ma-
" rie, elle qui a toujous été si bonne pour moi, elle qui m'a
" éloigné de tant de périls. Oui, je puis bien le dire, sans
" elle, que serais-je devenu ? Chère mère, tous les jours, elle
" m'étend ses bras, elle veut me presser sur son cœur, moi

" qui ne mérite aucune de ses faveurs. Ma bonne mère, " prenez-moi, prenez-moi dans vos bras; car vous le savez " bien, je suis trop faible pour me conduire seul."

" Je veux aussi pratiquer l'humilité autant que je le pourrai, " car je sais, mon doux Jésus, que vous chérissez principale- " ment cette vertu; je vous la demanderai tous les jours."

" Je souffrirai avec résignation toutes les épreuves qu'il " vous plaira de m'envoyer. Pour cela, il me suffira de pen- " ser à votre douloureuse passion. "

" Je tâcherai d'exécuter à la lettre mon règlement. — Je " fuirai le respect humain. — J'éviterai de donner le scan- " dale. — Je m'efforcerai de fuir les familiarités et les mau- vaises compagnies. "

" Enfin, mon Dieu, je veux veiller et prier afin de ne pas me laisser séduire par l'ennemi de mon salut.

" Recevez, mon cher Rédempteur, les faibles résolutions de votre pauvre serviteur, et daignez m'aider à les exécuter "

Eugène confia chacune de ses résolutions de retraite à son directeur de conscience, le priant de l'avertir et de le reprendre chaque fois qu'il lui arriverait d'y manquer. C'était encore dans le but de se renouveler dans les dispositions où il se trouvait après la grande retraite annuelle qu'il fesait la retraite du mois.

Son amour pour la retraite lui fit surmonter toutes les représentations que lui firent ses parents pour l' engager à demeurer plus longtemps au milieu de sa famille où la maladie l' avait forcé de prendre quelques semaines de repos. Il partit de dix- huit lieues pour venir assister à la petite retraite que les élèves ont coutume de faire avant de partir pour les vacances. Il voulait lui aussi, quoique très jeune encore, (c'était sa première année de Collége,) profiter de ce préservatif puissant contre les dangers des vacances.

CHAPITRE X

LES VACANCES.

Le temps des vacances, que les écoliers désirent avec tant d'ardeur et qui devient pour plusieurs un temps de joies folles et de chutes malheureuses au milieu d'un monde rempli de scandale, était pour Eugène un sujet de préoccupation plusieurs mois d'avance. Les dangers qu'on lui signalait remplissaient son âme d'une crainte salutaire. Il voulait à tout prix conserver son innocence, “ Ah ! si je n'avais pas de parents, disait-il avec larmes, j'aimerais mieux ne pas avoir de vacance. C'est un temps si dangereux ; cependant j'espère ne pas succomber. ”

Il prit, en effet, tant de soin pour s'y préparer; il fit tant d'exercices de piété dans ce but, qu'il pouvait espérer avoir obtenu une protection toute particulière.

Entr'autres moyens qu'il employa pour se préparer aux vacances, Eugène fit une neuvaine à la Sainte Vierge, qu'il termina par la communion. Avant de partir il alla à la chapelle faire aux pieds de Marie un acte de consécration, pour se placer, comme nous le verrons dans ses résolutions,

entre les bras de sa mère et y demeurer jusqu'à son retour. De plus, il s'engagea à réciter tous les jours un *Souvenez-vous* afin d'obtenir pour lui et ses condisciples la protection de la Sainte Vierge pendant ce temps qu'il considérait vraiment comme funeste à la vertu. Non seulement il s'adressait à Dieu, mais encore il demandait à ses directeurs des avis pour se mettre à l'abri de tout danger. Il donna à son confesseur, pour mettre dans son bréviaire, afin de lui faire penser à prier pour lui, une petite image de la Ste. Vierge, qui représentait la protection de Marie dans le danger, avec ces paroles: O Marie Immaculée, à mon secours; sans vous je suis perdu.

On ne peut mieux faire connaître les dispositions du pieux écolier, ses motifs de crainte et de confiance, qu'en reproduisant ce qu'il a écrit la veille de son départ pour ses dernières vacances.

J. M. J.

Sentiments que j'éprouvai avant mon départ pour mes vacances en 1858.

"Voilà donc le jour de mon départ qui arrive! Il me faut quitter cet asile où j'ai goûté un si grand bonheur pendant tout le cours de cette année. Oh! ce n'est pas sans émotion, maison chérie, que je m'éloigne de tes autels à l'ombre desquels j'ai passé une année si heureuse. J'ai pu comprendre que le vrai bonheur ne se trouve que dans la paix du cœur. Mais maintenant que je m'en vais sur la mer orageuse du monde, la conserverai-je cette paix du cœur? Oh! c'est ce que je désire de tout mon cœur. Pour cela, il me faudra faire beaucoup plus d'efforts que d'ordinaire; car je vais engager des combats bien plus violents avec l'ennemi de mon salut. Il me faut donc des secours bien considérables pour les vaincre.

"C'est à vous seul, ô mon doux Jésus, que je demande ces

secours ; vous êtes riche. J'ai une ferme confiance que vous ne refuserez pas cette grâce à un pauvre pécheur que vous avez tant favorisé. Ah ! sans doute, j'étais bien indigne d'être ainsi l'objet de votre tendresse, vu que je vous ai tant de fois méprisé. Mais c'est ainsi que vous avez voulu vous venger de mes ingratitudes !

" Je dois tirer de là une grande leçon. Ainsi, mon Dieu, j'espère que vous continuerez à me combler de vos bienfaits pendant ces vacances qui me sont données pour me reposer de mes fatigues.

" Vous connaissez, mon Dieu, les grâces que j'ai l'intentiou de vous demander. Vous savez que bien des piéges me sont tendus. Ah ! faites, Seigneur, que j'en sorte toujours victorieux.

" C'est surtout par l'oisiveté que le démon cherchera à affaiblir ma piété ! Mais je prends la résolution dès aujourd'hui de fuir la paresse. — J'exécuterai avec plaisir tous les ouvrages que ma mère me donnera à faire. Je serai complaisant pour cette bonne mère qui m'a donné le jour. Je la prierai de m'avertir de ne pas fréquenter certains compagnons qui pourraient blesser tant soit peu mon innocence. J'aurai soin aussi de lui montrer tous les livres que je pourrai lire pendant mes vacances.

" Enfin, mon Dieu, je ferai tout mon possible pour donner le bon exemple à la famille.

" Voilà les faibles résolutions qu j'ai à vous présenter, O mon Jésus ! Ah ! faites, je vous en conjure, que je les exécute ponctuellement. Maintenant, mon Dieu, je m'abandonne tout entier à votre protection. Conduisez-moi à travers les écueils si dangereux auxquels je m'expose, et j'espère qu'appuyé sur votre bras tout-puissant, et vous priant avec confiance dans mes tentations, je reviendrai sain et sauf dans cet

asile chéri.

" O Marie, O ma mère, vous savez que je ne vous ai jamais invoquée en vain : ainsi, plein de confiance en votre miséricorde, je viens me jeter entre vos bras, et je veux y demeurer pendant toutes mes vacances. Mais si toutefois il m'arrive de faire quelque chute, je vous en conjure, relevez-moi aussitôt, comme une bonne mère qui relève son enfant trop faible pour marcher seul. "

Avec de semblables dispositions, Eugène ne manqua pas d'édifier grandement sa famille et la paroisse par sa modestie, sa piété, sa régularité. Cet amour de la règle qui faisait le bonheur de sa vie de collége, s'étendait jusqu'au temps des vacances. Il croyait même qu'une règle était plus nécessaire pour marcher sûrement au milieu des dangers du monde, que dans le séminaire. Eugène se fit donc un règlement qu'il eut soin de faire approuver par son directeur de conscience, en lui demandant d'ajouter tout ce qu'il trouverait convenable et utile.

Voici ce règlement tel qu'il a été trouvé dans les papiers d'Eugène :

" Je me lèverai à une heure fixe — Je m'habillerai avec modestie, m'occupant de mon sujet d'oraison — Je ferai ensuite mon oraison, ainsi que la prière du matin — Après cela, je me rendrai à l'Église pour entendre la Sainte Messe-pendant la matinée, je prendrai autant que possible une heure d'étude, et je dirai le chapelet.

" Dans l'après-midi, je ferai une visite au Saint Sacrement. Je m'occuperai aussi de quelque lecture de piété.— J'éviterai les veillées, avec les jeunes gens du village.— Vers neuf heures, je lirai mon sujet d'oraison pour le lendemain. Je me coucherai vers neuf heures et demie. J'irai à confesse tous les huit ou dix jours.—L'office de la Ste. Vierge, le

Dimanche, les Petites Heures, tous les jours. Je lirai mes résolutions une fois par semaine. "

L'observation de ce règlement, qui contenait beaucoup de choses en peu de mots, fut l'occupation continuelle d'Eugène pendant ses vacances : et, par là, il croyait bien faire la volonté de Dieu comme au Collége.

Un fait entre bien d'autres montre combien il était fidèle à son règlement durant les vacances. Un soir, ayant refusé d'accompagner ses sœurs chez une famille respectable et amie, le père de la famille remarquant l'absence d'Eugène, ne put s'empêcher d'exprimer son regret. Aussitôt il lui écrivit un petit billet pour l'engager à venir se joindre à eux. Eugène, dans son embarras, consulta sa mère qui lui conseilla de se rendre à l'invitation. Il consentit en promettant qu'à neuf heures il reviendrait, pour ne pas manquer à son règlement. En effet, il alla rejoindre ses sœurs ; mais aussitôt qu'il entendit sonner neuf heures, il s'excusa et revint en toute hâte chez sa mère, sans même attendre ses sœurs.

De même, s'il y avait quelque étranger en visite dans la famille, Eugène ne se croyait pas pour cela exempté de son règlement: il faisait tous ses exercices spirituels et, à neuf heures exactement, il se retirait dans sa chambre à coucher.

Vers le milieu des vacances, Eugène écrivait à son directeur que le bon Dieu lui avait fait la grâce d'accomplir jusqu'alors son règlement. Et, à son retour au collége, il déclara n'avoir manqué par négligence à aucun point de son règlement.

Eugène avait transformé sa chambre en oratoire, et là, devant un crucifix et une image de la Ste Vierge, il se tenait enfermé sous *clef*, afin de se livrer à l'oraison, qu'il fit tous les jours avec beaucoup de consolation. C'était-là

disait-il, qu'il puisait toute sa force pour soutenir les combats que lui livrait l'ennemi de son salut. Ou bien il lisait la vie de St. Louis de Gonzague qui le remplissait d'admiration pour ce grand saint, ainsi que du désir de l'imiter. Après avoir fait sa lecture de chaque jour dans la vie de ce modèle de la jeunesse, on le vit plus d'une fois venir auprès de sa mère et lui dire: " Maman, que c'est beau, la vie de St. Louis de Gonzague : il faut que je vous en lise quelque-chose. "

Jamais ses frères et sœurs n'ont pu réussir à l'interrompre dans ses exercices. On frappait à la porte de sa chambre, en l'engageant à sortir ; on lui disait gaiement : " Eugène, tu n'es pas encore prêtre, viens donc t'amuser un peu avec nous ; " mais Eugène ne sortait que lorsque son règlemnt le lui permettait. Quelquefois sa mère, craignant qu'il ne se fatiguât trop en prolongeant son oraison ou ses lectures, allait elle-même l'avertir de prendre du délassement : alors, sans hésitation, il obéissait. L'obéissance d'ailleurs n'était pas pour Eugène un grand sacrifice. Au contraire, comme nous l'avons vu, il y trouvait son bonheur ; et comme il en connaissait tout le mérite, il se trouvait toujours heureux d'obéir. " L'obéissance, répétait-il souvent, vaut mieux que le sacrifice, " ou bien, il redisait ces autres paroles inspirées : *Vir obediens loquetur victorias* Aussi recommandait-il cette vertu à ses frères et sœurs durant les vacances, ainsi qu'à ses condisciples durant l'année scolaire.

CHAPITRE XI.

RETOUR AU COLLEGE

Il est facile de comprendre que pour une mère chrétienne qui sait apprécier la vertu, ce dut être un grand bonheur que de voir d'aussi belles dispositions dans un enfant si tendrement aimé. Aussi la mère d'Eugène parut-elle, pendant les dernières vacances, s'attacher plus que jamais à son pieux fils, en sorte que le sacrifice qu'elle dut s'imposer en le voyant partir à la fin des vacances, fut au moins aussi grand que lors du premier départ d'Eugène pour le collége.

De son côté, à part le sentiment d'amour filial qui remplissait son cœur d'émotion en quittant sa bonne mère, Eugène éprouvait encore un pressentiment qu'il ne pouvait définir. Après avoir été prier sur la tombe de son père, la veille de son départ, Eugène fit le lendemain ses derniers adieux à sa tendre mère qu'il ne devait plus revoir. Laissons-le lui-même nous communiquer les sentiments qui l'animaient alors et dont nous trouvons l'expression écrite de sa main.

“ Il est pendant les vacances un jour bien triste pour les écoliers qui aiment tendrement leurs parents, c'est celui où

il faut se separer d'eux. Pour moi, chaque année, cette séparation laisse dans mon cœur un souvenir qui lui est bien sensible. Le soir qui précéda mon départ, cette année, nous causions tous ensemble sur la *galerie* de la maison où je suis né : mais notre conversation n'était pas trop animée. "

Je voyais ma mère qui semblait me dire avec un air triste : Ah ! pauvre enfant, il va encore me quitter demain ponr un an, ou peut-être pour toujours ! Comme il pleurera lorsqu'il pensera à sa mère !......... Mais elle s'efforçait de paraître joyeuse, afin de ne pas m'attrister. Cependant j'avais le cœur gonflé au point que je ne pouvais répondre à aucune des questions que l'on me faisait. Après avoir ainsi passé notre veillée, chacun alla se coucher. Ma mère me suivit dans ma chambre. Elle ne m'adressa aucune parole. Alors je compris ce qui la rendait si triste et, ne pouvant retenir mes larmes, " Ah ! maman, lui dis-je, il faut donc te quitter demain. ! Console-toi, console-toi, mon petit Eugène, me répondit-elle avec une voix tremblante, il faut faire des sacrifices pour s'instruire." Puis elle se retira dans sa chambre et j'entendis pendant longtemps les sanglots de mes sœurs. Je versai moi-même beaucoup de larmes ; enfin je m'endormis doucement, Je n'avais encore sommeillé que quelques heures lorsqu'on vint me réveiller. Le moment de mon départ était arrivé. Je m'habillai, fis ma prière et bientôt la voiture m'attendait à la porte. Le moment le plus triste était arrivé, il me fallait faire mes adieux ...... ——Ah ! je ne puis exprimer les émotions que je ressentis lorsque je me jetai dans les bras de ma mère en lui disant : Adieu, maman ...... Elle me répondit : "Adieu, mon petit enfant ; prie pour ta mére." Il m'aurait été bien doux de pouvoir embrasser mon père ; mais j'étais privé de ce bonheur ; la mort m'avait enlevé mon père quelques années auparavant. Tout

ce que je pus faire, fut d'aller pleurer sur sa tombe le jour avant mon départ, et de dire un adieu à ses cendres qui me sont encore si chères .... Après avoir serré dans mes bras toute ma famille, je partis avec un de mes frères qui vint me conduire au port d'où je devais m'embarquer. Je fus à peu près un quart d'heure sans pouvoir lui adresser une seule parole. Mais enfin je me consolai en pensant que le soir, je serais auprès de mes bons maîtres et de mes confrères.

Je pris bientôt le bateau à vapeur, et je vis pendant longtemps mon frère qui me criait : courage, courage......

La vue seule des bords du St. Laurent aurait eu de quoi chasser mon ennui. Mais mes regards se détournaient de ce spectacle enchanteur pour se diriger vers *la maison de ma mère.* La plus grande partie de la journée fut pour moi un ennui presque continuel. Je ne rencontrai sur le bateau aucune personne de mes connaissances. Enfin, vers deux heures de l'après-midi, je pris les chars qui devaient me conduire au collége. Je vis là plusieurs écoliers de ma classe, et l'ennui commença à me laisser. Au bout d'une heure, j'aperçus la tour de mon collége. Je trassaillis en me disant : dans quelques minutes d'ici je vais entrer dans ce cher asile. Je laissai bientôt les chars, et je me rendis immédiatement au collége. En arrivant, je vis tous mes maitres qui me serrèrent amicalement la main, puis une grande partie des écoliers qui me donnèrent le même témoignage d'amitié. Je visitai tous les appartements du collége avec beaucoup de joie: c'est ainsi qu'à cette tristesse qui inondait mon âme quelques heures auparavant, succéda une joie qui me fit savourer plus que jamais les délices du collége. Cependant, dans mes récréations, la pensée de ma mère ne s'éloignait pas trop souvent de moi. Maintenant encore, cette pensée me revient

plusieurs fois pendant le jour. "

Eugène Drolet.

Eugène, au lieu d'emporter avec lui dans la solitude. le souvenir des amusements du monde qui trop souvent vont distraire les écoliers, après les vacances, se trouva heureux d'en être séparé. Il parut encore s'appliquer avec plus d'ardeur que les années précédentes à l'accomplissement parfait de tous ses devoirs. On aurait dit que le pieux enfant sentait que sa course sur la terre allait être bientôt terminée et qu'il devait se hâter d'avancer dans toutes les vertus: aussi faisait-il son profit de tout. Se défiant de lui-même et voulant se corriger de ses imperfections, il chargea quelqu'un de l'avertir quand il manquerait aux résolutions qu'il avait prises. Nous avons vu la fidélité parfaite avec laquelle il observait et la règle du Collége, et son petit règlement de vacances ; l'empressement qu'il apportait à mettre en pratique tous les bons conseils qui lui étaient donnés, n'était pas moins remarquable. Tous ceux qui ont été en position de lui donner quelqu'avis purent connaître que la parole divine jetée dans un cœur si bien préparé produisait des fruits au centuple. Son directeur a cru devoir attester qu'il ne se rappelait pas lui avoir manifesté sa volonté, même indirectement, sans qu'il l'ait excutée: Eugène cherchait même à connaître son désir, afin de s'y conformer en tout. Aussi jamais on ne fut obligé de lui commander quoique ce soit, tant on était certain d'être écouté jusque dans les moindres suggestions. Si quelquefois on refusait de lui donner un conseil, pour voir comment il se déciderait par lui-même, il embrassait toujours le côté qui favorisait plus la vertu, soit l'humilité contre les honneurs, soit la prudence dans la crainte des dangers.

Pourtant il y avait quelques circonstances où il fallait lui

donner des ordres pour le faire agir ; c'était pour l'empêcher de se livrer à certains actes de mortification, ou bien pour lui faire prendre du repos dans ses maladies ; les jours de jeune; il était porté à se trop priver de nourriture, jusqu'au point d'affaiblir sa santé. On fut obligé de lui défendre ce genre de pénitence. Jamais il ne se plaignait des aliments qu'on lui présentait : tout lui était bon. Souvent même, on le vit s'abstenir en tout ou en partie, des mets qui flattaient davantage ses goûts.

Pour le faire consentir à demander quelque nourriture plus délicate dans le temps de ses maladies, il fallait le lui commander avant chaque repas. Si on l'oubliait, il se contentait de ce qu'il trouvait sur la table, soit par mortification, soit par crainte de déranger les domestiques. Lui en faisait-on un reproche, il répondait : " Vous ne me l'aviez pas dit." Il lui arriva, d'après le témoignage d'un de ses condisciples qui se trouvait avec lui à l'hopital, de goûter longtemps les remèdes, par esprit de mortification, et pour imiter Notre-Seigneur abreuvé de fiel et de vinaigre sur la croix.

CHAPITRE XII.

HUMILITÉ

L'humilité est la base solide qu'il faut donner à toutes les vertus. L'humilité et l'abnégation de soi-même amènent comme naturellement l'obéissance et la mortification que nous avons admirées dans notre pieux écolier. Eugène s'appliqua toujours et beaucoup à acquérir à un degré éminent cette précieuse et très nécessaire vertu d'humilité. Tous les jours, il demandait à Dieu cette vertu fondamentale par la prière *Domine Jesu-Christe* etc. Il était lui-même très-convaincu qu'elle est la base de toutes les vertus. Toutes sont faciles à pratiquer lorsque l'humilité règne dans une âme. L'exemple de St. François qui médita pendant vingt années consécutives sur l'humilité, remplit Eugène d'une nouvelle ardeur à embrasser tous les moyens les plus efficaces pour avancer dans la connaissance et le mépris de lui-même. Il se croyait et se disait un grand pécheur, et il aimait à passer pour tel aux yeux des autres.

Eugène fuyait les charges qui pouvaient lui attirer quelqu'honneur. Ses condisciples l'ayant élu conseiller dans

Congrégation de la Ste. Vierge, il ne comprit pas cette marque de confiance et d'estime ; mais il finit par se persuader que c'était pour le rendre ridicule, tant il s'en croyait indigne. Convaincu de son incapacité a faire du bien dans cette charge, il alla supplier instamment le Père Spirituel de la Congrégation de vouloir bien en choisir un autre à sa place.

Même dans ses amusements, Eugène prenait une part bien secondaire pour ne pas se faire remarquer. Avait-il peu de succès dans le jeu, sa joie n'en devenait que plus sensible.

Un jour quelqu'un lui disait en plaisantant, et cela en présence de plusieurs condisciples, "qu'il avait fait le paresseux, et qu'on pouvait en juger par la place qu' il occupait en classe," laquelle, en effet, n'était pas aussi bonne qu'à l'ordinaire, Eugène ne répondit pas sur le champ par humilité ; mais ensuite il dit à ses confrères : "cette semaine, j'ai travaillé autant que les autres semaines; mais Dieu a permis que j'eusse une mauvaise place ,parceque j'ai mérité d'être humilié."

Après les examens, croyant n' avoir eu que peu de succès, il craignait d'avoir un *bulletin* défavorable ; non parcequ'il redoutait l'humiliation, mais il n'aurait pas voulu déplaire à son oncle à qui il devait tant de reconnaissance pour le bienfait de l'éducation.

Il rapportait tout à Dieu, les succès qui couronnaient ses travaux, ainsi que les qualités qu'il remarquait dans ses condisciples ; Dieu lui apparaissait comme l'auteur et le consommateur de tous les dons. Non seulement il le croyait comme bien d'autres, mais sa conduite correspondait à sa croyance. Il manifestait sa suprême répugnance pour toute espèce de déférence et pour les marques d'estime que ses maîtres et ses condisciples lui témoignaient. Un de ses pro-

fesseurs lui donnait-il en présence de la classe, quelque louange à cause de son succès, Eugène demeurait tout confus et il s'en plaignait un jour à un condisciple : " *tiens, je te le dis franchement, moi, je n'aime pas les louanges.* Eugène ne reculait pas devant les humiliations ; il les accueillait avec joie et il en demandait à Dieu et aux hommes. Un de ses maîtres lui fit un jour des reproches dans le but de l'humilier. Eugène, n'ayant pu comprendre en lui-même comment il avait mérité de semblables reproches, ne chercha cependant pas à s'excuser en présence de ses condisciples : mais plus tard, ayant appris le motif qui avait fait parler ainsi le professeur, il le remercia de l'humiliation qu'il lui avait fait subir, comme d'un bienfait ; et son estime augmenta encore pour celui qui lui avait fourni l'occasion de pratiquer l'humilité.

Il exprima plusieurs fois le désir d'entendre des choses humiliantes sur son compte. Il aimait qu'on lui parlât avec sévérité, quoiqu'il fût très-sensible. Il demandait les épreuves " Je sers, disait-il, le bon Dieu avec plus de joie ensuite ; je " comprends mieux la folie de chercher à plaire aux hommes. "

Un jour, après l'avoir fait pleurer, on voulut éprouver sa vertu ; on lui demanda comment il recevait ces réprimandes : " je suis content, dit-il, ça me vaut un bon sermon. " Non seulement Eugène chérissait et mettait en pratique l'humilité, mais encore il essayait d'en inspirer le goût à ses condisciples. Il disait à l'un d'entr'eux : " ce que tu dois t'efforcer de pratiquer, c'est l'humilité. Oui celui qui possède bien cette vertu possède toutes les autres. " Le même élève se plaignait en sa présence que, malgré ses efforts, il ne pouvait pas apprendre ses leçons parfaitement ; Eugène le consola en lui disant qu'il devait être heureux d'avoir occasion de pratiquer l'humilité.

C'est à cause de son grand amour pour l'humilité qu'il paraissait dissimuler tous les sentiments de piété qui remplissaient son âme. Il demeurait dans la confusion lorsque l'éclat de sa vertu brillait à l'extérieur. Il avait soin de recommander le secret à ceux qui connaissaient son habitude de faire oraison. Une de ses sœurs, ayant trouvé l'écrit qui renfermait les sentiments si pieux et les généreuses résolutions qu'il avait formées avant les vacances, Eugène ne put s'empêcher de lui manifester son affliction : et il la pria de ne communiquer à personne, pas même à son oncle, Mr. le Curé de St Judes, ce qu'elle avait lu. Dans la suite il lui ouvrit plus facilement son cœur, en lui faisant part des réflections pieuses et des sentiments pleins d'ardeur que Dieu répandait dans son âme durant l'oraison et la lecture spirituelle.

CHAPITRE XIII.

AMOUR DE L'ORAISON.

Dieu donne sa grâce aux humbles. L'âme vide d'elle-même s'envole plus facilement vers Dieu et se repose avec de grandes douceurs dans la paix féconde de l'oraison.

L'attrait pour l'oraison est une récompense que Dieu accorde aux âmes établies dans l'humilité : Eugène, dont nous connaissons les progrès dans cette vertu fondamentale, reçut de Dieu la récompense d'un grand attrait pour l'oraison. La méditation des grandes et consolantes vérités de notre sainte religion servit admirablement à nourrir et à développer sa piété.

Il s'appliqua d'abord à connaître parfaitement la méthode d' oraison et à apprécier les avantages de l'oraison mentale en écoutant avec avidité les instructions qui lui furent faites sur ce sujet. Bientôt il fut capable de faire oraison avec beaucoup de fruit. Pour bien faire oraison, il suffit d aimer Dieu ardemment : Eugène, qui avait consacré à Dieu tous les sentiments de son cœur, devait donc se plaire à s'entretenir avec l'objet de son amour. Souvent il disait que jamais il n'avait éprouvé autant de bonheur dans le service de Dieu que depuis qu'il faisait oraison. C'est surtout par ce saint exercice qu'il disposait son âme à recevoir les consolations divines au jour des grandes solemnités de l'Église, et de ses communions, comme nous l'avons vu dans son règlement de vacances ; il s'était imposé le devoir de faire oraison tous les jours. Il n'y manqua qu'une seule fois, étant ce jour là dans l'impossibilité de la faire.

Après les vacances, il répéta plusieurs fois que c'était un grand sacrifice pour lui que de ne pouvoir pas continuer tous les jours l'exercice si utile et si consolant de l'oraison, et il demanda à son directeur de lui en procurer l'avantage. Ce n'était pas possible, vu le danger où on l'aurait exposé, d'affaiblir sa santé en retranchant une partie considérable de ses heures de récréation tous les jours. Mais on le consola un peu, en lui disant que la fidélité à la règle y suppléerait jusqu'à un certain point, et qu'il suffirait de

faire oraison trois ou quatre jours par semaine, se contentant les autres jours de s'occuper des sujets déjà médités. Il se réjouissait lorsqu'il y avait plusieurs jours de congé dans la semaine, surtout à cause de l'avantage qu'il avait de pouvoir alors se livrer à la méditation. L'heure qu'il s'était fixée était-elle arrivée qu'aussitôt on le voyait abandonner ses amusements pour aller jouir avec Dieu de la conversation dont l'expérience lui avait démontré la douceur ; *non habet amaritudinem conversatio illius, nec tœdium convictus illius.*

La première méditation qu'il fit suivant la méthode qu'on lui avait enseignée, fut celle sur le *Salut*. On le trouva à genoux devant le St. Sacrement, la figure baignée de larmes. Il employa une heure entière à la réflexion sur cet important sujet. Ce temps lui parut bien court. Il déclara ensuite que ce fut un des moments les plus heureux de sa vie, et qu'il ne soupçonnait pas que l'on pût goûter tant de douceur dans l'oraison.

La mort et le jugement ont toujours fait sur lui une grande impression lorsqu'il les méditait. Il avait écrit une méditation sur la mort, qu'il tenait continuellement sous ses yeux afin de se rappeler le souvenir de ce passage terrible du temps à l'éternité. Une image de St. Bruno méditant sur les fins dernières de l'homme et sur les miséricordes de Dieu, lui rappelait la même vérité.

Cette pensée de la mort, si souvent le sujet de ses méditations, le préoccupait beaucoup dans les derniers mois de sa courte vie; on eût dit qu'il pressentait sa fin prochaine. Pendant sa dernière retraite, il disait à un de ses condisciples qu'il s'attendait à mourir dans le cours de l'année : quelques jours avant d'être atteint de sa derniére maladie, il communiqua à un de ses maîtres que, dans un sermon qu'il venait d'entendre, quelques paroles sur la brièveté de

la vie et sur la mort qui nous menace à chaque instant, l'avaient extraordinairement frappé, et que depuis ce temps il faisait de sérieuses réflexions sur ce sujet.

Ce qui montre combien l'oraison avait familiarisé cet enfant avec l'idée de la mort, c'est que le jour qu'il entra à l'Hotel-Dieu pour ne plus en sortir vivant, sa sœur étant venue le voir, lui fit l'observation qu'il était triste. " As-tu envie de mourir ", lui dit-elle ? " Je le demande tous les jours ", répondit Eugène.

Il semble d'ailleurs que Dieu lui ménageait souvent des circonstances qui lui rappelaient le souveuir de la mort. Ayant demandé un livre pour s'occuper pendant la maladie, on lui prêta un petit livre intitulé : *le jour des morts.* Il avait souvent sous les yeux deux images qui fixaient son attention et faisaient une grande impression sur lui : l'une représentait la mort du pécheur, l'autre la mort du juste. Tout cela ranimait sa foi, l'engageait à vivre saintement et le préparait au grand passage qu'il devait bientôt entreprendre.

Nous venons de voir qu'il demandait tous les jours à mourir. En effet, la mort quelqu'effrayante qu'elle soit par elle-même, lui était devenue en quelque sorte familière par ses fréquentes méditations sur cette salutaire pensée. Les terreurs de la séparation de l'âme d'avec le corps, n'empêchaient pas Eugène de la désirer véritablement. C'est qu'il espérait mourir de la mort du juste et aller au ciel. Toutefois cette confiance était accompagnée de crainte et d'humilité. " Si " nous avions à paraître devant Dieu pour être jugé, disait-il " quelque fois, nous serions couverts de honte : qu'est-ce que ' nous pourrions dire pour nous justifier ? " Plus d'une fois Eugène fut remarqué, ayant les yeux tournés vers le ciel, et remplis de larmes. Lorsque la conversation roulait sur les

beautés de la patrie céleste, il éprouvait un bonheur sensible à s'entretenir des délices que l'on y goûte. " Que le ciel doit-être beau ! Que les Anges et les Saints doivent être heureux ! disait-il avec des soupirs qui faisaient voir son mépris, pour les plaisirs de la terre, et l'ardeur de ses désirs pour les biens de l'autre vie.

Et ainsi ceux qui vivaient un peu plus dans l'intimité de cette belle jeune âme pouvaient la voir s'enflammant tous les jours de plus en plus de ce feu qui s'allume dans la méditation, *in meditatione meâ exardescet ignis*: sous l'action de ce feu vivifiant, ils la voyaient se purifiant, se dégageant des affections terrestres, puis, dans sa tendre jeunesse, s'élevant jusqu'aux régions sublimes de l'amour où les âmes saintes disent en soupirant : *quàm sordet terra dùm aspicio cœlum !*

Ce désir du ciel qu'il avait puisé dans l'oraison le conduisit tout naturellement à aimer beaucoup le culte des saints, ces bienheureux citoyens de la patrie. Il aimait à connaître chaque jour quelque trait de la vie du Saint dont on célébrait la fête, et la vertu dans laquelle il avait excellé. Il y en avait un certain nombre qu'il honorait d'un culte particulier et qu'il invoquait tous les jours. C'était St Antoine de Padoue, patron du Séminaire, St Louis de Gonzague et St Stanislas de Kostka, modèles et protecteurs de la jeunesse, et St Thomas d'Aquin, à cause de la *Milice Angélique*, dont il faisait partie. Eugène ne manquait pas d'invoquer souvent le Saint martyr dont le corps repose dans la Chapelle du Collége. Il avait aussi une grande dévotion à St Joseph. Chaque année il faisait les exercices du mois de Mars qui est consacré à honorer ce grand Saint. Tous les jours il priait St. Joseph pour obtenir une bonne mort. Il avait exprimé le désir de mourir à l'Hotel-Dieu, parcequ'il avait entendu dire que les religieuses priaient St.

Joseph d'assister au moment de la mort tous ceux qui terminaient leur vie dans cette maison. Ses écrits avaient toujours en tête les noms de *Jésus Marie Joseph.* Le soir, avant de se mettre au lit, il avait coutume de prononcer trois fois ces saints noms en faisant trois signes de croix, sur le front, sur la bouche et sur le cœur.

Mais la dévotion principale d'Eugène, surtout dans les cinq ou six derniers mois de sa vie, la dévotion qui fut le sujet presque continuel de ses méditations, ce fut la *Passion* de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il faisait constamment oraison sur l'amour du Sauveur au milieu de ses souffrances et de ses humiliations ; et ce n'était presque jamais sans verser des larmes de repentir et de compassion. C'était dans cette méditation qu'il puisait toute l'ardeur de son amour pour Dieu et son horreur pour le péché. Son désir de s'occuper de Jésus souffrant était tel qu'étant malade et ne pouvant plus lire à cause de l'épuisement où il était réduit, il demandait à l'un de ses maîtres de lui lire quelque circonstance de la Passion.

La lecture et la méditation de l'Imitation de Jésus-Christ avaient aussi pour Eugène un attrait tout particulier. Il lisait ce livre avec une sainte avidité ; car il y trouvait un adoucissement à tous les maux, une consolation dans toutes les peines. C'était son compagnon habituel, surtout dans ses maladies, où il ne pouvait s'occuper d'études sérieuses.

Dans une circonstance, comme il éprouvait un peu de peine à se trouver malade, à cause du temps qu'il perdait et par cequ'il ne pouvait plus suivre le règlement de la communauté, on lui conseilla d'aller réfléchir devant Dieu sur les avantages que la maladie peut procurer à l'âme. Alors il prit un livre de méditation, puis il alla devant le St. Sacrement faire oraison. Au retour, il avoua qu'il ètait grandement

soulagé et qu'il se soumettait de bon cœur à la volonté de Dieu.

Eugène comprit que la maladie est le temps le plus précieux de la vie, le temps où l'on amasse le plus de richesses spirituelles, plus même que dans la santé : il sentait que la maladie est un doux purgatoire pour l'âme, qui acquitte ainsi en peu de temps la dette qu'elle avait contractée par le péché. Il considérait encore la maladie comme une prison où les vices sont heureusement enchaînés ; comme un solitaire aiguillon qui nous fait avancer dans le chemin de la vertu ; comme un martyre lent qui consacre les Saints et les prépare pour le ciel. Il est facile de comprendre qu'avec de pareilles dispositions, développées et rendues plus ferventes de jour en jour par la méditation, Eugène soit devenu, quoique bien jeune, une de ces âmes peu nombreuses dont parle l'auteur de l'Imitation quand il dit : *pauci ex infirmitate meliorantur.*

Il médita aussi sur l'héroïsme de Ste. Thérèse, qui disait sans cesse à Dieu : *ou souffrir, ou mourir;* paroles qu'il citait souvent avec admiration et qui servirent beaucoup à soutenir son courage au milieu des souffrances aigues qu'il eut à endurer. C'est ce désir d'imiter Notre Seigneur et les Saints dans leurs souffrances qui lui faisait dire à un de ses condisciples, peu de temps avant d'être atteint du mal qui nous le ravit, qu'il aimerait à mourir d'une maladie qui le fit souffrir dans tous ses membres comme les martyrs. Il fut exaucé; car bientôt une fièvre nerveuse le saisit, et lui fit endurer des douleurs aussi aigues que si tout son corps ne fût devenu qu'une plaie.

CHAPITRE XIII.

DERNIÈRE MALADIE D'UN ÉCOLIER VERTUEUX.

Avec les dispositions que nous avons remarquées dans notre pieux élève, il nous est facile de comprendre qu'il fit de grands progrès dans la vertu. La première éducation religieuse donnée avec tant de soins par sa pieuse mère, les grâces toutes particulières dont Dieu l'avait prévenu en le retirant loin des dangers du monde pour le placer dans une maison d'éducation où il put nourrir sa piété, comme orner son esprit de connaissances utiles ; tout cela, apprécié par un esprit animé d'une foi très-vive, élaboré dans un cœur ardent et rempli de générosité, contribuait à l'enrichir de mérites pour le ciel. C'est à l'âge des passions, alors que la vertu du plus grand nombre éprouve de si terribles échecs, qu'Eugène avançait plus rapidement dans la perfection, de manière à étonner ceux qui étaient en position de le connaître. En effet, le torrent de passions sans frein peut précipiter en peu de temps dans un abîme de maux ; mais si ce torrent est bien dirigé ; s'il est dirigé du coté de la vertu, il peut faire parvenir en peu d'années à une sainteté consommée. Les

efforts continuels qu'Eugène a faits pour diriger tous les sentiments de son cœur vers Dieu, et les détourner de tout attachement aux objets créés, ont été regardés avec raison comme la cause principale de sa sanctification. Quand la volonté et le cœur sont entièrement à Dieu, il en coûte peu de Lui sacrifier le reste.

A l'âge de seize ans, Eugène était déjà mûr pour le ciel ; et Dieu voulut cueillir dans cette jeune plante les beaux fruits provenant de la rosée de ses bénédictions. Mais Dieu voulait aussi le faire auparavant passer par le creuset des souffrances, et le purifier de la poussière du monde qui s'attache presqu'inévitablement a toutes nos œuvres, les plus saints en apparence. Par des maladies de ses premières années de Collége, Eugène s'était exercé à profiter de ses souffrances, et se trouvait ainsi préparé à subir les terribles épreuves d'une dernière maladie.

Le 8 Décembre, 1858, jour de l'Immaculée Conception de le Sainte Vierge, Eugène ne put qu'avec difficulté communier et entendre la messe basse ; il fallut lui interdire les autres exercices de la journée. Le lendemain la fièvre ayant pris un caractère plus sérieux, on le mena à l'hôpital. Durant les premiers jours, comme dans toutes les autres circonstances où il avait été malade. il récitait son chapelet, son office de la Ste. Vierge, faisait sa lecture spirituelle. allait à la chapelle entendre la messe et faire sa visite au St. Sacrement. Les religieuses hospitalières furent édifiées et firent les plus grands éloges au directeur du collége sur la piété et la modestie de cet écolier vraiment modèle.

Le 13. la fièvre fit de grands progrès et commençait déjà à prendre un caractère inquiétant : elle était accompagnée d'un mal de tête qui ne lui permettait d'ouvrir les yeux qu'en endurant les douleurs les plus vives. La principale pré-

occupation de son esprit, dans les jours suivants, fut de désirer un prompt rétablissement pour se trouver au collége à la fête de Noêl.

Il se réjouissait d'avance du bonheur qu'il s'attendait d'éprouver en ce beau jour. Mais la maladie continuant à progresser, lui enleva l'espoir d'obtenir cette satisfaction. Bientôt il fut réduit à un état de faiblesse tel qu'il ne pouvait plus se lever de son lit. Son extrême modestie empêchait les religieuses de lui prêter tous les secours qu'elles auraient pu lui rendre même sans blesser cette délicate vertu. Il s'exposa à de grandes souffrances plutôt que de demander l'assistance qui lui aurait apporté du soulagement. C'était la plus grande affliction de sa maladie, et la seule dont il se plaignit, que d'être cloué sur son lit et de ne pouvoir changer de position sans réclamer un secours qui lui était absolument nécessaire.

Dans le temps de ses plus grandes souffrances, quand la force du mal lui arrachait des cris involontaires ; on lui demandait s'il souffrait beaucoup : il n'osait pas répondre par humilité ; il se contentait de pencher la tête d'une manière à inspirer du doute sur la violence de la douleur. Quelqu'un lui ayant demandé s'il pensait souvent à unir ses souffrances à celles de Notre-Seigneur, il répondit qu'il pensait de temps en temps aux paroles de St Jean de la Croix *Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous*, paroles qui l'avaient frappé dans une méditation qu'il fit le jour de la fête de ce saint. Ainsi Eugène remerciait-il Dieu qui lui donnait la plus grande preuve de son amour en le faisant souffrir, et par là lui donnait aussi quelque ressemblance avec son *cher rédempteur*. Il fit à plusieurs reprises pendant sa maladie le sacrifice de sa vie, et en même temps il versait des larmes de joie, tant était grand le désir qu'il avait d'aller au ciel.

Puis il s'abandonnait entièremeut à la volonté de Dieu, sachant que tout ce qui devait arriver contribuerait à la gloire de Dieu et au salut de son âme.

Pendant sa maladie, il aimait beaucoup à se trouver seul. Il ne recevait avec plaisir que la visite des prêtres, parcequ'il en attendait quelques paroles d'encouragement et de consolation spirituelle.

Le 21, la fièvre était devenue si violente, et Eugène souffrait tellement, qu'on commença à craindre beaucoup pour sa vie. Alors on lui demanda s'il aimerait à se confesser; il accepta volontiers cette proposition comme une grâce qui devait le rendre plus heureux au milieu de ses souffrances.

Le lendemain, il fallut songer à l'administrer, car on craignait que l'inflammation ne se portât au cerveau. Avec quel bonheur il apprit qu'on allait lui donner le Viatique ! Après s'être préparé pendant quelques heures, il se confessa de nouveau, puis il demanda : " *Quand Communierai-je ?* " Dans quelques instants.—*Quoi ! tout de suite*, répéta-t-il plusieurs fois : *Oh ! que je suis content !* " Le sourire sur les lèvres, il ne savait comment apprécier l'amour de Notre-Seigneur qui venait le visiter, s'unir à lui, et le consoler au milieu de ses souffrances. C'est à quatre heures de l'après-midi qu'il reçut le viatique. Vers onze heures, l'inflammation se déclara au cerveau, en sorte qu'il n'avait de moments lucides que par intervalles assez rapprochés.

Le 23, dans la matinée, craignant pour lui une fin prochaine, on lui donna l'extrême-onction, qu'il parut un instant confondre avec les cérémonies religieuses de la veille où il avait reçu la communion. Lorsqu'il vit arriver le prêtre pour lui donner les onctions, il se dressa sur son lit et ouvrit la bouche comme pour communier, en disant : *où est-elle l'hostie, je ne la vois pas.*

Après qu'il eut reçu l'Extrême-onction, on lui accorda l'Indulgence *in articulo mortis.* Toute la journée se passa dans des accès de délire assez souvent répétés. Monseigneur de St. Hyacinthe alla le visiter ce jour-là. La surprise et la joie d'Eugène furent si grandes qu'il conserva cette fois plus longtemps toutes ses facultés. Il comprit parfaitement les paroles d'édification que Monseigneur lui adressa ; puis il répéta les prières et les invocations à Jésus-Christ, à la Ste. Vierge, à son Ange Gardien, et à son St. Patron, qui lui furent suggérées.

Le soir du même jour, Eugène tomba dans un état de faiblesse si grande que l'on crut la mort imminente. Il demeura près d'une heure sans presqu'aucun mouvement. Mais enfin, les remèdes ayant produit quelqu'effet, on le vit revenir graduellement dans le cours de la nuit, en sorte que le matin nonseulement il avait parfaitement sa connaissance, mais il paraissait encore avoir recouvré quelque force. Après s'être confessé facilement, il demanda la communion en manifestant un grand désir de la recevoir. On crut ne pas devoir la lui accorder, vu qu'il n'y avait pas encore deux jours qu'il avait communié en viatique. Ce jour-là et les suivants, il exprima souvent le désir d'être purifié dans le sang de Jésus-Christ par l'absolution. " Ça me fait du bien, disait cet enfant plein de foi, je suis après cela plus fort, plus heureux. "

Le faible espoir que l'on avait conçu le matin s'évanouit bientôt ; vers midi le mal fut jugé à peu près sans remède. Dans l'après midi. on lui annonça que bientôt il aurait encore le bonheur de recevoir le Saint Viatique : alors il leva les yeux au ciel, et, avec une vive émotion, il s'écria : Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! " En le préparant à cette grande action, on lui parlait du bonheur qu'il devait éprouver, à l'occasion

de la fête de Noël qui avait lieu le lendemain, d'avoir quelque trait de ressemblance avec l'Enfant-Jésus, en souffrant dans son lit comme Jésus dans sa crèche; de pouvoir mêler ses souffrances à la satisfaction que Jésus présentait à son Père pour les péchés des hommes et pour les siens en particulier, comme s'il eût été seul dans le monde; et encore, d'offrir son cœur pour berceau à son divin enfant qui pleure, qui gémit de ce qu'il est rejeté de tant d'hommes, et même par beaucoup de chrétiens qui ne veulent pas le recevoir; et on exhortait le jeune malade à consoler l'Enfant Jésus par l'ardeur de son amour.

Souvent, pendant cette exhortation, Eugène interrompait le prêtre par ses soupirs et ses exclamations. "Oh! que je "suis heureux, que je suis content! Oh, que Jésus est "bon, et moi qui suis si méchant!" Pendant que l'on allait chercher les saintes espèces, la religieuse qui lui donnait ses soins, lui dit: "Eugène, vous allez donc recevoir le bon "Dieu —— Oui, répondit-il, je vais communier: quel bon- "heur; O bonheur! Laissez-moi seul, ma sœur,"

Quelques instants après e le lui dit: voici le bon Dieu qui approche." "Je ne croyais pas, dit-il, qu'il viendrait si vite: Oh! bonheur!" Presqu'aussitôt que la cérémonie fut terminée, Eugène devint en proie à des souffrances si vives, qu'il parut oublier l'action qu'il venait de faire, et il se mit à parler en élevant la voix. Alors la sœur lui dit: "est-ce "que vous ne vous rappelez pas, Eugène, que vous venez "de recevoir Notre-Seigneur, il est dans votre cœur...... "adorez-le...

"Ah! que c'est pitoyable, dit le malade, je l'avais déjà oublié! puis il se recueillit. Dieu parut alors inonder son âme de consolations, et embraser son cœur de l'amour le plus ardent. Depuis ce moment jusqu'à la mort il demeura cons-

tamment uni à Dieu. Souvent sa poitrine se gonflait et il poussait de profonds soupirs en disant : que vous êtes bon, ô mon Dieu, que vous êtes bon !

L'excellence des sentiments dont était remplie l'âme d'Eugène avait déjà produit sur tous ceux qui le voyaient une grande impression. Mr. le Directeur du collége annonçant aux élèves que leur jeune et pieux confrère venait de recevoir le St. Viatique avec des sentiments extraordinaires de piété, en sorte que tous les assistants en étaient émus, leur disait : " Je ne puis pas encore parler; mais vous apprendrez plus tard *ce qu'il en est.*" Cependant, il le recommanda à plusieurs reprises à leurs prières, disant que c'était pour eux un devoir de reconnaissance à cause des exemples de vertus que ce pieux confrère leur avait donnés.........

La veille de Noël au soir. le directeur d'Eugène lui fit faire les actes nécessaires pour gagner les indulgences plénières auxquelles la confrérie dont il faisait partie lui donnait droit à l'heure de la mort. Puis il lui demanda s'il désirait aller au ciel bientôt. Pour toute réponse il leva les yeux au ciel, en soupirant. " Aimerais-tu, Eugène, à mourir des suites de cette maladie ? " Son émotion fut plus vive encore, et il dit : " Ah ! Monsieur, que je serais content ! " " Alors, lui dit le prêtre, puisque tu attends la mort prochainement, et que tu la désires, comme devant mettre fin à ton exil sur la terre, Mr. le Supérieur, pour t'ouvrir les portes du ciel te fait part d'une des indulgences plénières à l'article de la mort qu'il a obtenues du Pape pour lui-même et un certain nombre d'autres, à son choix — Ah ! que Mr. le Supérieur, est bon, remerciez-le pour moi ! Puis s'étant excité à la contrition parfaite de tous ses péchés, il répéta plusieurs fois avec un profond accent de foi et d'amour le saint nom de Jésus pour remplir toutes les conditions de cette indulgence.

Toute la nuit de Noël, Eugène s'occupa du mystère touchant de cette grande solemnité. Plusieurs religieuses vinrent tour à tour lui inspirer de pieux sentiments, ou faire tout haut leur oraison auprès de son lit. Elles remarquèrent qu'aussitôt qu'elles parlaient de l'amour de Notre-Seigneur en s'incarnant pour sauver les hommes, il ne pouvait contenir sa vive émotion. Aussi elles étaient heureuses d'être témoins des saintes dispositions de ce pieux écolier, de même que tous ceux que le visitaient s'en retournaient pleins d'admiration à la vue des exemples d'humilité et de patience qu'il ne cessa de donner.

Après qu'il eut pris un peu de repos, la sœur lui demanda quelque temps après son réveil; " savez-vous, Eugène, que c'est aujourd'hui le jour de Noël ? — Est ce possible ? quoi le jour de Noël...... et je n'y avais pas encore pensé ! ... Ah ! que c'est pénible... Mais je n'ai pas communié ce matin"... et il se mit à pleurer. Pour le consoler, la religieuse lui rappela qu'il avait eu le bonheur de faire la Ste communion la veille ... et que bientôt il verrait Jésus, au ciel. — " Le ciel ! le ciel ! ...... Est-ce que je n'y irais pas ?...... Oui, oui, j'irai au ciel. " Chaque fois qu'on lui a rappelé le jour de la mission de Notre-Seigneur, il a toujnurs témoigné de vifs sentiments de joie. d'amour, et de reconnaissance. — " Quoi, disait-il, " le Fils de Dieu se faire homme par amour pour nous ! ... quelle bonté ! ...... Les noms de *Jésus* et de *Marie* étaient à chaque instant sur ses lèvres. C'était comme un adoucissement à ses souffrances. car tout ce jour il fut en proie aux douleurs les plus aigues dans tous ses membres, comme si son corps n,avait été qu'une plaie. La violence de la douleur lui arrachait des cris involontaires: mais ces cris ne servaient qu'à mieux faire ressortir son courage et sa piété qui se manifestaient aussitôt par les paroles les plus touchantes.

Pour le consoler, on lui disait :" tu ressembles plus à No-
" tre-Seigneur en souffrant, tu dois être heureux, c'est la plus
" grande preuve qu'il puisse te donner de son amour, chaque
" souffrance t'élevera d'un degré de plus au ciel.........

" Ah ! je le sais, disait-il, et c'est pour cela que je souffre. "

Comme on lui demandait encore s'il était heureux de souffrir : " Oh ! oui, dit-il, mais l'Enfant Jésus a bien plus souffert que moi dans la crèche. "

Au milieu de ses plus grandes souffrances on lui disait : " Dieu te procure la grâce de te purifier entièrement dès cette vie, afin que tu puisses aller au ciel plustôt : il vaut mieux souffrir sur la terre que dans le Purgatoire où les peines sont encore plus terribles quoique moins efficaces. " Mais, Dieu, dit-il, qu'elles doivent souffrir, ces pauvres âmes ! On n'y pense pas sur la terre. "

Voulant l'encourager en lui montrant la mort comme le terme de ses souffrances, quelqu'un lui dit : tu achèves de souffrir; courage, tu seras au ciel bientôt. "— Son humilité s'alarma, car il s'attendait à souffrir longtemps dans le purgatoire, croyant n'avoir rien fait pour le ciel. " Ah ! répondit-il, ne me dites pas cela, croyez-vous que j'ai plus de mérite qu'un autre ? ......

" Mais il se fait tant de prières pour toi, que Dieu, je l'espère, te fera miséricorde.

"Ah! priez, priez pour moi car j'en ai grandement besoin.

Eugène se recommandait toujours aux prières de ceux qui le visitaient. Lorsqu'on lui annonça que tous ses confrères du Collége avaient offert leur communion de Noël pour lui et qu'il y avait toujours quelqu'un de ses condisciples à la chapelle occupé à prier à son intention, alors, ému jusqu'aux larmes, il dit: Oh! qu'ils sont bons! remerciez, je vous prie, remerciez mes confrères pour moi."

Eugène ne mourut pas sans avoir réfléchi sérieusement sur les deux alternatives qui attendent l'âme au delà de cette vie. L'enfer et le ciel se sont tour à tour présentés à son esprit : l'enfer avec ses horreurs, pour exciter sa crainte : le ciel avec toutes ses délices pour augmenter l'ardeur de ses désirs. L'un et l'autre étaient de nature à produire en son âme un abandon parfait à la miséricorde de Dieu, une confiance sans borne dans les mérites de Jésus-Christ et une reconnaissance éternelle à l'égard du Fils de Dieu qui nous préserve par sa mort de peines infinies, et nous acquiert un si riche héritage au prix de son sang. La foi semble devenir plus vive aux approches de la mort ; elle parait éclairée à la fois et par la brillante lumière du ciel et par les sombres lueurs du feu de l'enfer. Aussi, en pensant aux supplices des réprouvés, Eugène s'écriait : " L'enfer ! ... que c'est effrayant ... pauvres " âmes, qu'elles souffrent ! Le feu, le feu... que cela est terrible ! "— La religieuse qui était à ses côtés lui présenta sa croix en lui suggérant des sentiments de confiance en la miséricorde de Dieu.— " Oui, ma sœur, répondit-il, en " baisant tendrement la croix, j'espère—oui, j'espére... mais " il est bien permis de craindre... Bon Sauveur, que vous " êtes bon ! Pauvre Sauveur, que vous avez souffert pour " moi... Que je voudrais bien mourir en état de grâce ! — " Bon Sauveur, pardonnez... pardonnez moi toutes mes ingratitudes."

CHAPITRE XIV

DERNIERS MOMENTS DE L'ÉCOLIER MODÈLE

Si la justice de Dieu produisait dans notre pieux écolier une terreur dont le plus fort des saints n'a pas été exempt, *puisque personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine*, il ressentait toutefois les plus vives émotions lorsqu'il s'entretenait en lui-même ou qu'on lui parlait de l'amour de Dieu et des délices du ciel. On lui disait : " au ciel, au ciel, Eugène, bientôt tu seras au ciel."– Oh ! quel bonheur, s'écriait-il ! Bientôt tu verras Jésus sur son trône ; Marie, ta bonne Mère, va te recevoir dans ses bras, te presser sur son cœur. — Oh ! mon Dieu, mon Dieu, quel bonheur ! — Tu te trouveras en la compagnie de St. Joseph, de St. Louis de Gonzague et de St. Stanislas, tes protecteurs. Ils prient pour toi, ils t'attendent. Là plus de souffrances, plus de crainte de perdre l'amitié de Dieu, plus de danger pour l'innocence ; là plus de péché ; toujours de la joie et du bonheur. — Chacune de ces paroles consolantes était interrompue par les exclamations et les sanglots d'Eugène. De lui-même il répétait les paroles dont on s'était servi pour exciter en lui des sentiments d'amour de Dieu-

" Oui, ô mon Dieu, disait-il, je vous aime, je veux vous " aimer toujours, jusqu'à mon dernier soupir, pendant toute l'éternité. Que chaque souffrance que j'endure, que chaque battement de mon cœur vous redise mon amour. " Il suffisait de lui dire quelques mots sur l'amour et sur les souffrances de Jésus-Christ, pour l'émouvoir tellement que plusieurs fois il venait sur le point d'étouffer. Eugène n'oubliait pas de remercier avec l'accent de la reconnaissance tous ceux qui lui suggéraient quelques pieux sentiments, ainsi que tous ceux qui venaient le visiter, ou lui rendaient quelque service. Puis en les voyant se retirer, il les suppliait humblement de prier pour lui.

C'est ainsi que le médécin étant allé le voir, Eugène lui dit : " Docteur, dites donc pour moi un *Souvenez-vous.* "

Le médécin fut sensiblement touché de cette demande qui laissait voir dans son malade tant d'humilité et une si grande confiance en la Ste Vierge. Mais il fut encore plus étonné d'entendre dire à Eugène : " Quel est ce petit enfant qui est là ? voyez sa petite main. " On fit immèdiatement la réflection que c'était le jour de Noël. " Je le sais, répondit Eugène. " Le jour de Noël, un grand nombre de personnes vinrent le visiter, afin d'être témoins de ses heureuses dispositions. Presque toutes ne purent s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement,en l'entendant au milieu des plus grandes souffrances prier à haute voix, de manière à être entendu dans tout l'apartement. Souvent il répétait avec une onction vraiment touchante les invocations : O Marie conçue sans péché...O Marie refuge des pécheurs... Voici quelques-unes des prières qui furent entendues par les assistants : le *Pater*, le *Souvenez-vous*, l'*Ave Maria*, il appuyait surtout sur les dernières paroles : *ora pro nobis peccatoribus, nunc et in horâ mortis nostræ.* Amen. *Agnus Dei*

qui tollis peccata mundi, miserere nobis, plusieurs fois répété—*Maria mater gratiæ*...le *De Profundis—In manus tuas Domine*...et beaucoup d'autres versets tirés des Psaumes—le *Salve Regina* qu'il récitait lentement pénétrant le sens de chaque mot. Sa voix trahissait son émotion lorsqu'il en était rendu à ces mots : *Ad te suspiramus, gementes et flentes in hâc lacrymarum valle.* De temps en temps il faisait la communion spirituelle, après s'y être préparé, en récitant les prières de la communion sacramentelle. " O mon Sauveur, disait-il, que vous êtes bon ! Vous voulez bien vous donner à moi ! — puis il continuait : *Ecce Agus Dei—Domine non sum dignus*—Ces paroles étaient suivies de quelque temps de silence, comme s'il eût véritablement reçu son Dieu.

Durant toute la journée, ce ne fut qu'une oraison continuelle, tantôt à haute voix lorsqu'il se croyait seul, ou avec la religieuse qui l'assistait. tantôt à voix basse ou intérieurement lorsqu'il apercevait quelqu'un près de son lit. Quelque fois on l'entendait prier pour tous ceux qui lui avaient fait du bien, ainsi que pour ses parents. Mes parents, disait-il ...... mes pauvres parents ...... ma pauvre mère ...... ma bonne et tendre mère ......

S'il détournait son esprit de la méditation, c'était pour exprimer sa reconnaissance à la religieuse qui lui donnait ses soins—Que vous êtes bonne, disait-il souvent...je vous donne trop de trouble... je vous remercie... quelle vie de sacrifice ! ... que c'est beau ! ... Charité ! Charité ! ... que c'est admirable ! ... que vous êtes heureuse, ma sœur ! — Vous êtes plus heureux que moi, vous serez bientôt au ciel — Oui si vous priez pour moi—Est-ce que ça vous coûte de mourir ? — Ah ! ça coûte toujours, mais j'espère que ma bonne mère aura soin de moi.

Lorsque la sœur venait près de son lit, Eugene saisissait

avec empressement sa croix et la baisait avec amour : quand il fut devenu trop faible pour la prendre de lui-même, il la demandait avec une expression vraiment touchante; et une fois il ajouta : " J'achève...j'achève de porter ma croix. " Comme il éprouvait une ardente douleur au coté, on lui dit : pense, Eugène, à la lance qui perça le cœur de Notre-Seigneur. — Ah ! oui, je suis content !— Le 26, jour de la fête de St. Étienne, et le dernier de la vie d'Eugène, on lui rappela la mort de ce grand Saint, qui du moment où il fut lapidé, vit les cieux s'ouvrir et contempla Jésus assis à la droite de son Père. Depuis ce moment il ne cessa de dire au milieu de ses souffrances : *Domine Jesu, accipe spiritum meum.* Il répéta souvent cette belle invocation qui n'était que l'expression très-vraie de sa confiance et de son désir du ciel.

Par un heureux hazard, ou plutôt par une permission de Dieu, Eugène avait entendu lire avec admiration les leçons du second nocturne de l'office de St Etienne dans lesquelles le triomphe de ce grand saint dans les Cieux contraste d'une manière touchante avec l'abaissement de Jésus dans sa nais sance.

Dans l'Avant-Midi, (sans avoir eu d'explications par Eugène lui-même) on peut croire que le démon voulut faire un dernier effort pour ravir cette belle âme à Dieu,ou bien que Dieu voulait donner la gloire à son fidèle serviteur de mourir les armes à la main en combattant avec constance jusqu'à la fin pour le Très-Haut : *non coronabitur nisi qui legitime certaverit.* On remarqua qu'Eugène braula plusieurs fois la tête en disant : *non. non,* comme s'il eût refusé de consentir aux suggestions malignes du démon. Puis il leva la main gauche, et semblait faire signe à quelqu'un de se retirer. Tout-à coup le pieux malade, effrayé, s'écria en agitant encore sa main : *qu'est-ce que çela ?* comme si ce qu'il

apercevait eût pris une forme terrible et un air menaçant. Un prêtre qui était auprès de lui et observait ce qui se passait, l'engagea à prononcer le nom de Jésus, et il l'aspergea d'eau bénite. Aussitôt tout se dissipe, Eugène entre dans un calme parfait et il parut s'endormir pendant quelques instants. On raconte que le bienheureux Berchmans eut une épreuve de ce genre peu d'heures avant de mourir. Ce sont des signes qui rassurent plus qu'ils n'effrayent les assistants sur l'état spirituel du malade. Lorsque Dieu veut purifier parfaitement une âme qui lui est chère, il n'a pas de creuset plus délicat que la tentation.

Vers une heure de l'après-midi, Eugène put encore se confesser, pour la dernière fois. Sa langue devint ensuite plus embarrassée, et on ne le comprenait plus que difficilement. Dans une demande qu'il fit, on crut comprendre par le mot scapulaire qui fut mieux saisi, qu'il désirait être reçu du scapulaire du Précieux-Sang dont il avait entendu parler. Son désir fut exaucé quelques instants avant sa mort. Sa dévotion envers la passion de Notre-Seigneur lui avait mérité la grâce d'être couvert du sang de Jésus-Christ avant que de paraître devant le Souverain Juge.

Depuis deux ou trois jours, Eugène avait perdu l'usage d'un de ses yeux, et devint complètement aveugle environ six heures avant de mourir, à peu près en même temps qu'il perdit l'usage de la parole. Il avait alors sa connaissance parfaite. Dieu voulait encore lui donner le mérite du sacrifice, en le faisant mourir ainsi comme par partie.

Après avoir fermé les yeux aux choses sensibles de ce monde, Eugène ne dut plus s'occuper que de Dieu. Car les sentiments de joie qui apparurent d'une manière bien sensible sur sa figure, par un doux sourire et un air plus animé que l'on remarqua trois ou quatre fois jusqu'au soir, indiquent

qu'il se passait dans son âme quelque chose de bien agréable. Il fut impossible de constater s'il recevait alors des faveurs extraordinaires de Dieu ou de la Ste. Vierge.

Dieu réservait encore à Eugène, avant de quitter la terre, un sacrifice plus grand que ceux qu'il avait faits jusqu'alors, c'était celui de sa tendre mère. Arrivée vers quatre heures de l'après-midi, elle ne put que recueillir les soupirs de son cher enfant: déjà, comme on l'a vu, Eugène ne pouvait plus contempler celle qui lui avait donné le jour. Il put cependant entendre les paroles affectueuses que lui adressa sa mère, et il en fut ému. Mais ce sentiment d'affection naturelle ne put pas le distraire longtemps de ses saintes occupations: car on le vit encore peu de temps après exprimer sur son visage une joie qui paraissait provenir d'une source surnaturelle. Sa mère, qui était présente, se consola par la pensée qu'elle envoyait un Saint au Ciel.

Après que l'on eut récité à plusieurs reprises les prières des agonisants, à huit heures et demie du soir, le 26 Décembre, fête de St Etienne, Eugène expira, entouré de plusieurs prêtres du Séminaire qui s'étaient rendus pour être témoins d'une mort qu'ils croyaient précieuse devant Dieu comme elle était belle devant les hommes.

Telle fut la fin de ce pieux élève dont la mémoire se perpétuera dans le collége de St. Hyacinthe. Ses vertus qu'il avait cachées autant que possible sous le voile de l'humilité brillèrent d'un vif éclat durant sa dernière maladie, comme un astre qui ne parait jamais plus beau qu'au moment de passer sous l'horison.

Fin.

Voici l'inscription gravée sur le monument qui fut élevé à la mémoire d'Eugène Drolet par ses maîtres et ses confrères. Ce monument, le plus beau de notre petit cimetière, est un magnifique témoignage du respect et de l'affection que l'on avait dans le Séminaire pour *l'Écolier modèle.*

Hic jacet
Eugenius Drolet.
Qui, cùm vixisset
Annos XVI,
Lætus obdormivit
In Domino,
Die XXVII Decembris
A. D. M D C C C L VIII.

Studiosæ juventutis
Ingenii decus,
Pietatis exemplar.

Consummatus in brevi
Explevit
Tempora multa

Homo
Sicut fœnum, dies ejus
Tanquam flos agri
Sic efflorebit.

Eugenio
Dilectissimo
Præceptores et Condiscipuli
Fecerunt.

O Eugeni, Deo placens,
Ora pro eis.

TABLE DES MATIERES.